



HAL
open science

Librairie et féminisme : rôles, relations et interdépendance

Claire Bitauveau

► **To cite this version:**

Claire Bitauveau. Librairie et féminisme : rôles, relations et interdépendance. Sciences de l'information et de la communication. 2020. dumas-03165553

HAL Id: dumas-03165553

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03165553>

Submitted on 10 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Année universitaire 2019-2020

Librairie et féminisme : rôles, relations et interdépendance

Présenté par Claire BITAUDEAU

Sous la direction de

Julien HAGE

Docteur en Histoire à l'Université Versailles – Saint-Quentin

Maître de conférences à l'Université Paris Nanterre

Mémoire présenté le 24 juin 2020, devant un jury composé de

Julien HAGE, Laureline MEIZEL, Guillaume GANDELOT

Mémoire de Master 2 Métiers du Livre - Parcours Librairie

2019 – 2020

Remerciements

J'aimerais adresser de sincères remerciements à celles et ceux qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire. Je tiens à remercier mon directeur de mémoire Julien Hage pour son aide, ses conseils et sa bienveillance. Merci également à toutes les personnes qui ont accepté de m'accorder un entretien. Enfin, j'ai une pensée pour mes ami·es, mes parents, mes camarades de classe et mes collègues de Millepages que je remercie pour leur relecture, leur motivation et leurs encouragements.

La responsabilité de ce mémoire n'incombe pas à l'Université Paris Nanterre mais à moi seule.

Table des matières

Remerciements	3
Introduction	5
I- Des librairies, des femmes, une lutte : un panorama historique	10
a) L'émergence du féminisme en librairie	10
b) Institutionnalisation du féminisme par la librairie : l'exemple de la Grande-Bretagne.....	14
c) La librairie, un milieu en voie de féminisation.....	17
d) L'édition et les instances de consécration littéraire : un héritage sans femmes	20
II- Féminisme et librairie aujourd'hui : un lien culturel et commercial.....	25
a) La prescription en librairie : une porte d'entrée pour le féminisme.....	25
b) La médiation culturelle féministe en librairie.....	28
c) <i>Sorcières, Le Consentement</i> : entre phénomène éditorial et évènement sociétal ...	33
d) Les éditeurs « suiveurs »	38
III- Etudes de cas : trois rayons féministes	42
a) Le rayon féminisme à Millepages.....	42
b) Le rayon féminisme au Comptoir des Mots.....	51
c) Le rayon féminisme au Divan	58
d) Comparaison des rayons féministes de Millepages, du Comptoir des Mots et du Divan	62
Conclusion	69
Bibliographie	72
Annexes	75

Introduction

Lors de la manifestation du 8 mars 2020 pour la Journée internationale des droits des femmes, certaines manifestantes arboraient des panneaux représentant des couvertures de livres. Ces *book blocks* – appelés ainsi en référence aux *black blocks* – brandissaient différents livres, parmi lesquels *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza, *Culottées* de Pénélope Bagieu ou encore *Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Au sein de la manifestation, ces livres remplacent les pancartes sur lesquelles on inscrit habituellement un message ou un slogan. Ils suffisent à eux seuls à porter un message politique : publié en 1929, l'ouvrage de Woolf trouve encore un écho dans la société actuelle en tant qu'essai antipatriarcal. En 1975 dans la ville de Madison (Wisconsin), une librairie féministe ouvrait sous le nom de *A Room of One's Own*, le titre original de l'ouvrage de Woolf, avant de devenir une librairie généraliste en 2018¹. Choisir un titre de livre comme nom est un phénomène récurrent dans l'univers de la librairie ; mais ici, il prend une résonance particulière : un lieu à soi, un espace qui offre un accès à la lecture aux femmes – pas uniquement, évidemment –, un endroit pour qu'elles puissent s'ouvrir l'esprit, s'émanciper. La librairie est un commerce qui fait souvent office de miroir à la société en ceci qu'il propose à la vente une offre éditoriale en écho avec l'actualité, donnant tribune aux pensées, aux idéologies, aux mouvements politiques. Elle entretient depuis quelques décennies des liens avec le féminisme et ce mémoire s'attachera à les questionner.

Le féminisme a longtemps souffert d'un effet d'illégitimité à la fois littéraire et éditoriale. En tant que question politique et sociale, il a fallu du temps pour voir apparaître ce sujet dans des librairies déterminées à faire reconnaître et représenter la cause féministe en rayon. Ce processus de légitimation est long car il accompagne les avancées sociales, les débats, les opinions. Par le passé, d'autres thématiques comme la littérature de science-fiction par exemple ont mis du temps à gagner une reconnaissance littéraire et éditoriale, cette fois-ci non pas en raison de leur dimension sociale mais de leur

¹ KIRCH Claire, « A Room of One's Own Bookstore Changes Hands » [En ligne], *Publisher's Weekly*, 13 juin 2018. Disponible sur : <https://www.publishersweekly.com/pw/by-topic/industry-news/bookselling/article/77235-madison-s-a-room-of-one-s-own-bookstore-finds-new-owners.html>. (Consulté le 11 avril 2020)

appartenance à un genre particulier. La SF, longtemps considérée comme un marché de niche avec un public et un autorat restreint – des hommes blancs, principalement – a su contourner les instances traditionnelles de consécration notamment à travers des adaptations en films, le développement des jeux-vidéos et la démocratisation de certains sous-genres comme la série B, l'horreur ou les histoires qui se déroulent dans l'espace. De même, la littérature jeunesse a longtemps été dénigrée, peu prise en compte par les maisons d'édition qui n'y voyaient pas de la « vraie littérature ». Afin que le livre jeunesse connaisse une certaine légitimité, il a fallu un grand travail sur plusieurs niveaux de la chaîne du livre : sur la promotion du livre jeunesse notamment, mais aussi sur la professionnalisation des métiers de libraire et de bibliothécaire spécialisés jeunesse, ainsi que la constitution progressive d'institutions étatiques qui soutiennent, par une politique de la lecture, le livre jeunesse en France et à l'international. Le rayon « écologie » ou « environnement » a connu les mêmes difficultés, avec pendant longtemps des écrits scientifiques trop pointus pour attirer un lectorat non-initié, un manque de traductions et des professionnel·les du livre à qui on ne proposait pas ou peu d'offre sur le sujet et qui ne pouvaient donc pas en faire la promotion. Tous ces rayons peu légitimés ont gagné leurs lettres de noblesse à travers des best-sellers, des adaptations et grâce à une communauté de lecteur·rices ou de fans. Le milieu de l'édition a répondu à une demande de la part du lectorat. Il est ainsi pertinent d'étudier les évolutions qu'a connues le féminisme dans le monde du livre, passant lui aussi d'un non-sujet à un vrai phénomène éditorial et commercial.

Mon premier travail de recherche l'année dernière portait sur les librairies féministes et se concentrait sur Violette and Co et la Librairie des femmes. L'objectif de ce pré-mémoire était d'étudier les rapports d'intervisibilisation du féminisme et de la librairie, c'est-à-dire en quoi la librairie et la politisation des libraires permettaient de mettre au jour la lutte féministe mais également comment le féminisme visibilisait le commerce de la librairie engagée. Après une remise en question de ce sujet, il semblait plus pertinent d'inscrire ces librairies dans une perspective plus large et de questionner les rapports entre féminisme et librairie d'un point de vue historique, culturel et commercial. Mes premières recherches l'année dernière ont abouti à des hypothèses et des questionnements en suspens auxquels j'ai tâché de répondre dans ce mémoire, notamment sur le féminisme en tant que nouveau marché éditorial et opportunité politique et commerciale pour les libraires. Mes questions portaient également sur l'effet

du mouvement #metoo sur les différents maillons de la chaîne du livre comme chambre d'écho dans le milieu très féminisé de la librairie.

Mes expériences professionnelles en stage et en alternance ont été extrêmement formatrices ; elles m'ont également permis d'avancer dans mes recherches. Mon stage de première année de Master s'est déroulé d'avril à juillet 2019 à la librairie L'impromptu, 48 rue Sedaine dans le XI^e arrondissement de Paris. Ces trois mois m'ont permis d'acquérir des connaissances appréciables sur les aspects techniques et pratiques du métier de libraire. Cela a aussi été l'occasion de consulter les catalogues des maisons d'édition, de m'entretenir avec des professionnel·les du livre sur le sujet de mes recherches, mais aussi de promouvoir le rayon féministe de la librairie à travers des tables thématiques, des vitrines, des mises en piles ou l'intégration de titres féministes dans le rayon Bandes Dessinées/Romans Graphiques. Cette dernière tâche faisait d'ailleurs suite à une demande de Jeremy Deryn, le gérant de la librairie : ayant admis ne pas être entièrement au fait des titres féministes qui composaient les catalogues des maisons d'édition, il m'en a confié la charge. J'ai pu constater une évolution éditoriale qui confirmait certaines de mes hypothèses entre mon stage à L'impromptu et mon alternance que j'effectue à la librairie Millepages à Vincennes. Les livres en lien avec le féminisme se faisaient de plus en plus nombreux, le sujet était régulièrement abordé en magasin – que ce soit parmi mes collègues, avec les représentant·es des maisons d'édition ou auprès de la clientèle. Au cours de mon alternance, j'ai animé avec mon collègue Simon Payen une rencontre le 12 février 2020 avec la journaliste féministe Victoire Tuillon, connue pour son podcast *Les couilles sur la table*. Ce fut un beau succès, l'une des plus grosses rencontres du début d'année avec une affluence d'environ 200 participant·es. En première année de Master, avec des camarades de classe, j'ai également mené un projet tutoré qui consistait à imaginer et concevoir la reprise de la librairie féministe Violette and Co. Ce projet a consolidé mes connaissances sur l'offre éditoriale féministe mais également sur les difficultés qu'une librairie engagée peut rencontrer d'un point de vue politique et économique, dans son insertion au marché comme au quartier. Il m'est apparu que les recherches sur le féminisme à travers des espaces matériels et symboliques comme ceux des librairies offraient une perspective historique qui allait au-delà des questions idéologiques et impliquaient une multitude d'acteurs et d'actrices du livre. Parler du féminisme et de la librairie revient à étudier les liens entre activisme, sociabilité

et commerce et à observer comment ces domaines interagissent et créent des espaces hautement politiques, dans un contexte de consommation politisée des client·es.

Dans un souci de pertinence, j'ai circonscrit chronologiquement mon sujet de 2017 à aujourd'hui. J'ai observé les évolutions en librairie et dans les maisons d'édition essentiellement entre ces deux bornes. 2017 correspond à la naissance du mouvement #metoo, l'un des évènements les plus marquants de la quatrième vague du féminisme. Il est bien évidemment fait mention de livres antérieurs à 2017 mais l'objectif de ce mémoire est, entre autres, de comprendre l'impact qu'un phénomène de société peut avoir sur le monde du livre et sur la réappropriation de ces problématiques par les libraires et les maisons d'édition dans le temps court du politique et de sa marchandisation éditoriale. Nous voudrions comprendre en quoi le féminisme est devenu un enjeu politique et commercial pour le monde du livre en l'espace de quelques années.

Afin de saisir les dynamiques politiques et professionnelles qui peuvent mener à la création d'un rayon spécifique, j'ai étudié les rayons de plusieurs librairies parisiennes pour avoir une vision globale de la présence ou non de livres féministes en magasin. Toutes les librairies ne proposent pas en effet une offre féministe, ou en proposent une peu conséquente, moins identifiée comme telle, en optant pour une forme de discrétion ou de neutralité. Les raisons évoquées pour justifier cette absence ou la faible présence d'un rayon féministe par les libraires varient entre questions logistiques, idéologiques ou commerciales. Certaines librairies refusent d'avoir un rayon consacré à la thématique « Féminisme », comme l'une que j'ai visitée, située à la lisière du Haut-Marais dans le quartier République (III^e arrondissement). Cette librairie généraliste, qui donne sur un boulevard très fréquenté par les habitants du quartier et les touristes ne propose pas d'étagère ou de signalétique « Féminisme ». Les raisons évoquées par la libraire sont claires : elle ne veut pas « séparer les femmes des hommes pour les mettre ensemble dans un rayon ». Elle a préféré redistribuer les ouvrages féministes selon la nature de l'œuvre ou la profession de la personne qui l'a écrite : Beauvoir en littérature, Butler en sociologie.

Il semble difficile de ne pas voir certaines limites à un tel traitement : que faire des livres écrits par des journalistes par exemple, comme *Sorcières* de Mona Chollet ou *Les couilles sur la table* de Victoire Tuaillon ? Un rayon féministe ne traduit-il qu'une « séparation », un enclavement des femmes en tant qu'elles sont des femmes ? Au-delà des cas comme celui-ci, la majorité des librairies que j'ai visitées proposaient une offre

plus ou moins large. En m'entretenant avec les libraires, j'ai relevé que plusieurs caractéristiques revenaient régulièrement : un rayon féministe, souvent « jeune », créé à la suite d'une demande de la clientèle, ou au contraire des rayons plus anciens installés pour des raisons plus politiques sous la direction d'un·e gérant·e ou d'un·e responsable de rayon. J'ai également mené des entretiens semi-directifs avec différent·es professionnel·les du livre : des libraires, un représentant et un éditeur. Les données empiriques récoltées ont été complétées par des lectures, dont beaucoup d'articles journalistiques et universitaires, mais également par la collecte de données objectives, comme les chiffres provenant des logiciels des libraires.

Il s'agira dans ce mémoire d'analyser comment la librairie, par la féminisation et la politisation du métier ainsi qu'à travers une offre éditoriale en évolution, participe à la visibilisation du mouvement féministe dans un contexte de médiatisation de celui-ci.

Le premier temps de ce mémoire est consacré à une mise en perspective historique des liens entre féminisme et librairie. Nous verrons que ces liens ne sont pas nécessairement récents et qu'ils constituent aujourd'hui un véritable héritage politique et culturel dans le monde du livre. Nous y aborderons également la question de la féminisation du métier de libraire et en quoi elle se confronte à un milieu dominé par les hommes. Nous expliquerons ensuite comment le mouvement féministe s'incarne concrètement dans la librairie et dans l'édition, deux milieux qui, avec des moyens différents, ont un rôle à jouer dans cette lutte. Enfin trois rayons féministes de librairie seront étudiés et comparés afin de mettre au jour les problématiques auxquelles font face les professionnel·les du livre et les enjeux qui se traduisent derrière ces rayons.

I- Des librairies, des femmes, une lutte : un panorama historique

a) L'émergence du féminisme en librairie

Le féminisme était encore récemment inscrit aux abonnés absents des rayons des librairies généralistes et ne trouvait sa place que dans des librairies dites « féministes » ou « radicales ». Le terme « radicales » s'entend ici comme l'écrivait Ella Baker, l'une des principales organisatrices de la lutte pour les droits civiques aux États-Unis : « aller à la racine, comprendre sa cause. C'est-à-dire se confronter à un système qui ne se pliera pas à vos besoins, échafauder des plans pour changer ce système² ». Bien qu'elles soient inscrites plus largement dans le paysage culturel britannique, la France a elle aussi connu quelques librairies féministes. Que faut-il entendre derrière une telle qualification ? L'emploi du terme « féministe » est-il justifié pour qualifier certaines librairies ? Il semblerait qu'il y ait certaines limites à l'attribution d'un tel statut. Ainsi cela pourrait laisser supposer que les autres librairies ne seraient pas concernées par le féminisme – voire seraient antiféministes. Or d'autres librairies s'attachent à proposer une offre, un rayon, des tables, des rencontres, des expositions féministes.

Cependant, pour des raisons plus pratiques que politiques, nous aurons l'occasion de faire le *distinguo* à certains moments. Ainsi, dans ce mémoire, la dénomination « librairies féministes » sera utilisée pour désigner des librairies tenues par des femmes (ou majoritairement par des femmes) et dont le chiffre d'affaires repose essentiellement sur la vente d'ouvrages féministes. Il sous-entend également un engagement assumé et mis en avant de la part des libraires. La librairie féministe est pensée et conçue pour être un espace matériel et symbolique pour le féminisme, que ce soit à travers l'offre ou la médiation culturelle qu'elle propose.

Ainsi la France a connu quelques librairies féministes comme la librairie Carabosses. Celle-ci fût créée par Elisabeth Motsch, Eliane Viennot et certaines de leurs amies en 1978 à la suite de l'explosion du groupe féministe trotskyste Révolution !, dissous sous la pression des féministes qui contestaient les conceptions léninistes de l'avant-garde révolutionnaire. Bénévole et sans expérience du métier de libraire ou presque, ce groupe

² RANSBY Barbara, *Ella Baker and the Black Freedom Movement*, University of North Carolina Press, Chapel Hil, 2003.

composé d'anciennes membres de Révolution ! et de nouvelles recrues a fait tourner la boutique tous les jours de 12h à 20h au 11 de la rue Jean-Pierre Timbaud dans le XI^e arrondissement à Paris. En 1979, elles réinvestissent de l'argent ; certaines s'éloignent à cause de tensions liées à des niveaux d'investissement différents. La librairie déménage au 58 rue de la Roquette dans le même arrondissement. Le groupe ouvre un café littéraire en non-mixité à côté de la librairie, constitué en Association loi 1901, qui deviendra une véritable institution du mouvement féministe de l'époque. Le montant de l'adhésion, réservée aux femmes, est au prix volontairement symbolique de 5Fr. Le café et la librairie deviennent rapidement des lieux de rencontre féministes ainsi qu'un lieu d'information et de solidarité sur des sujets tels que l'avortement, la contraception ou encore le divorce.

En 1982, Carabosses édite un *Petit guide féministe de France et d'ailleurs* qui contient des adresses de groupes, des références d'ouvrages et de films, ainsi que des photos de leurs locaux et des dessins de Joëlle Dautricourt, une artiste qui avait exposé chez elles. On retrouve cette dimension de librairie-galerie avec la librairie des Éditions des femmes. En 1981, Antoinette Fouque crée la Galerie des femmes, en lien avec les éditions et la librairie. Elle y expose des œuvres d'artistes femmes telles que Kate Millett, Michèle Knoblauch, Sonia Delaunay, Tina Modotti, Erica Lennard, Louise Nevelson, Popy Moreni ou encore Françoise Gilot. Cette initiative avait pour but d'influencer en profondeur la condition des femmes artistes alors sous-estimées et même dénigrées.

Le Ministère des Droits de la femme d'Yvette Roudy, tout juste créé, accorde un salaire aux femmes de Carabosses et signe ainsi le début de la prise en charge institutionnelle de la condition des femmes. Le temps passant, la librairie leur semble de moins en moins utile. En effet, à l'époque les études sur les femmes et les aides se multiplient. De plus, les lieux sont investis par des lesbiennes qui ne se déclarent pas forcément féministes et les militantes du mouvement se font de plus en plus rares. « Nous étions en passe de devenir une librairie de quartier ou un lieu lesbien apolitique », explique Eliane Viennot³. En 1985, les lieux sont cédés et le fonds revendu à Françoise Pasquier, éditrice chez Tierce, qui ne tarde pas à ouvrir sa propre librairie dans les anciens locaux de la librairie La Vieille Taupe dans le Quartier latin.

³ Anonyme, 1970-2010 : *Quarante ans de pratiques féministes en Île-de-France* : Table ronde 2 : Informations, médias et veille féministes, dossier de présentation, 5 juin 2010, Paris, p.8.

Autre librairie féministe, cette fois toujours en activité : la Librairie des femmes. Ouverte dans un contexte d'essor du mouvement féministe des années 1970, celle-ci se place au cœur des débats de ce mouvement. La librairie est le théâtre et la chambre d'écho des conflits internes du mouvement féministe, divisé en plusieurs branches en lutte les unes contre les autres. Cependant, le contexte plus général de la création de cette librairie est bien celui de la révolution féministe des années 1970, qui touche l'Europe occidentale à la suite des mouvements sociaux de mai 1968. Mouvements durant lesquels les femmes se sont senties laissées pour compte, comme l'expliquent Christine Bard, Luc Capdevilla et Mathilde Dubesset dans leur ouvrage *Les mots de l'histoire des femmes*⁴. Antoinette Fouque s'exprimera sur ce qui l'a motivée à se lancer dans ce projet d'édition et de librairie en ces termes :

Depuis le début, je voulais construire, donner lieu, tracer des voies positives. Je voulais mettre l'accent sur la force créatrice des femmes, faire apparaître qu'elles enrichissent la civilisation, et qu'elles ne sont pas seulement les gardiennes du foyer, enfermées dans une communauté d'opprimées. Je voulais ouvrir le Mouvement à un public : publier. Il n'y avait alors pas d'autres éditions de femmes en Europe et c'est vrai que cette initiative a ouvert la voie⁵.

Plus loin dans cette citation, elle explique que ce désir qui a motivé la naissance des Éditions des femmes est davantage politique qu'éditorial. « À travers la maison d'édition, c'est la libération des femmes qu'il s'agit de faire avancer. Elle était ouverte à toutes les démarches de lutte, luttes individuelles ou collectives, et dans quelque champ que ce soit. Nous voulions lever le refoulement sur les textes de femmes et publier le refoulé des maisons d'édition. » Avec ce projet, Antoinette Fouque s'inscrit dans le modèle classique de la librairie-éditrice militante, comme l'avait fait avant elle François Maspero avec sa maison d'édition et la librairie La Joie de Lire.

En 2004, Paris voit une autre librairie féministe ouvrir ses portes. Créée par deux femmes, Catherine Florian et Christine Lemoine, la librairie Violette and Co se spécialise dans la littérature féministe et lesbienne – et d'une manière générale LGBTQ+⁶. La

⁴ BARD Christine, CAPDEVILLA Luc, DUBESSET Mathilde, *Les mots de l'histoire des femmes*, Toulouse, Presses Universitaire du Mirail, coll. « Les mots de... », 2004, 121 p.

⁵ Anonyme, « Historique » [En ligne]. Disponible sur : <https://www.desfemmes.fr/historique/>

⁶ LGBTQ+ est un acronyme qui signifie Lesbiennes, Gays, Bisexuels, Transgenres et Queer et les autres variantes d'identité de genre.

création de cette librairie s'est faite indépendamment de tout groupe, organisation ou maison d'édition. Ce projet s'est fait sans lien avec un collectif, contrairement à la librairie Carabosses. Les deux femmes n'étaient pas libraires avant mais étaient militantes et ont monté leur affaire pour contribuer au mouvement féministe et lesbien/gay. Christine Lemoine, lors d'un colloque sur les pratiques féministes en Île-de-France entre 1970 et 2010⁷, s'est exprimée sur l'avenir de leur librairie. Selon elle, tout dépendra de leurs propres forces mais également de la production sous forme de livres et de la fréquentation du lieu au jour le jour. En 2019, Christine Lemoine et Catherine Florian annoncent leur départ à la retraite et leur recherche d'un repreneur avant de se rétracter quelques mois après.

Ces librairies ont pendant longtemps été les seules à proposer une offre féministe ou LGBTQ+ conséquente et à s'inscrire dans le paysage culturel en tant que telles, c'est-à-dire en tant que projet politique. Ambitionnant d'être plus que de simples librairies, elles se sont développées comme des épacentres de la lutte féministe, de la visibilité des femmes et des minorités sexuelles. Céline Sciamma, réalisatrice ouvertement lesbienne, s'exprimait lors d'une rencontre à Violette and Co fin janvier 2020 sur la signification de ce lieu pour elle : « Mon adolescence est celle d'une lesbienne sans haut débit. Un lieu comme Violette and Co, ça vous sauve la vie. Seulement, pour y aller, c'était 15 euros. » Née à Pontoise en 1978, la réalisatrice soulève un problème : celui du manque d'accessibilité à des contenus féministes et lesbiens en dehors de ces espaces matériels et symboliques que sont les librairies engagées.

⁷ Anonyme, *1970-2010 : Quarante ans de pratiques féministes en Île-de-France*, op.cit, p.8.

b) Institutionnalisation du féminisme par la librairie : l'exemple de la Grande-Bretagne

Dans son article *Feminist Bookshops, Reading Culture and the Women's Liberation Movement (1974-2000)*⁸, l'historienne Lucy Delap montre le rôle majeur des librairies dans la transmission culturelle des idées féministes : les femmes libraires britanniques ont construit des mondes sociaux et des espaces physiques autour de leurs engagements politiques. La vente de livres dans des librairies féministes ou tenues par des femmes féministes intégrait des problématiques de justice sociale dans une logique commerciale.

Lucy Delap explique que le Women's Liberation Movement (WLM) était très sceptique face aux différents supports culturels traditionnellement masculins. Les féministes se sont rapidement lancées dans la création de plateformes alternatives d'édition et de diffusion d'œuvres féminines. Les librairies ont joué un rôle important à ce moment-là, en médiatisant et en inscrivant physiquement et géographiquement le mouvement de libération des femmes, à travers la mise à disposition de leurs textes, en créant des réseaux sociaux et en facilitant les échanges intellectuels. Au début des années 1970, quand le mouvement a émergé, certaines librairies radicales d'extrême-gauche ont commencé à diffuser à leur tour des ouvrages féministes. Si l'initiative était basée sur une volonté de mise en visibilité du mouvement, des féministes ont critiqué les choix éditoriaux de ces librairies, leur reprochant d'être trop *mainstream*⁹ et soulignant le fait qu'elles comptaient dans leurs rangs encore trop peu de femmes libraires. Au tournant des années 1970 et au début des années 1980, plusieurs librairies féministes voient le jour en Grande-Bretagne et les librairies radicales ajustent leur offre pour proposer des livres qui sortent de l'opinion majoritaire. Les librairies radicales se multiplient jusqu'à former un sous-ensemble du secteur de la librairie et atteignent le chiffre de 150 au milieu des années 1980. Une vingtaine fermeront en quelques années. Ce sont ces librairies qui ont formé les femmes au métier de libraire et qui ont de plus en plus proposé l'offre éditoriale que le mouvement féministe développait, tandis qu'elles pouvaient aussi assurer un emploi salarié et un revenu à de nombreuses permanentes des mouvements.

⁸ DELAP Lucy, « Feminist Bookshops, Reading Cultures and the Women's Liberation Movement in Great Britain, c. 1974–2000 », *History Workshop Journal*, volume 81, numéro 1, 2016, p.171–196.

⁹ *Mainstream* signifie « partagé par la majorité, perçu comme normal ou conventionnel »

Cette augmentation croissante du nombre de librairies engagées se fait aussi grâce au soutien financier de sources publiques : les services dédiés aux arts des conseils municipaux, les Associations Régionales des Arts, les agences de développement, les gouvernements locaux : les aides financières sont variées, à condition d'avoir en position décisionnelle des personnes aux affiliations politiques compatibles avec de tels projets. En effet « les lois du marché et les intérêts d'une démocratie culturelle populaire et informée ne sont pas synonymes », souligne en 1983 le conseiller économique en chef du Greater London Council. Il explique que les librairies indépendantes subissent cette concurrence, confrontées au monopole des chaînes de librairies de taille importante, comme W.H.Smiths ou Menzies.

Cet accord avec le féminisme chez les libraires radicaux contrastait avec une chaîne et une économie du livre dominée par les hommes. Cette domination se double souvent d'un mépris plus global des clientes en magasin, moquées par exemple par George Orwell, stigmatisant des « faibles d'esprit cherchant un cadeau d'anniversaire pour leur neveu »¹⁰. Les mères de famille accompagnées de leurs enfants sont rarement les bienvenues. Même dans les librairies dites radicales, les rayons consacrés au féminisme restent souvent géographiquement ou symboliquement marginaux, relégués dans un coin ou au sous-sol, parfois mélangés avec la pornographie. Ce manque de considération de la part de libraires radicaux encourage certaines féministes à se lancer de manière autonome dans la publication et la diffusion d'ouvrages.

Lucy Delap cite Lynn Anderson, membre fondatrice de Sisterwrite, une des plus grandes librairies féministes de Londres créée en 1978. Celle-ci explique : « Nous étions si impliquées dans le mouvement, nous n'étions pas juste des libraires... Nous étions aussi politiques ». En important une grande partie de leur stock de l'étranger, notamment des États-Unis, ce que peu de librairies faisaient à l'époque, Sisterwrite a garanti sa viabilité. Sisterwrite est rapidement devenu un espace social où les informations pouvaient être partagées : tracts, brochures, affiches à propos d'évènements ou manifestations féministes étaient installés un peu partout dans la librairie. L'objectif de Sisterwrite était de servir les intérêts sociaux et intellectuels d'un réseau militant. Mais au-delà, la librairie

¹⁰ ORWELL George, « Bookshop Memories », *The Fortnightly Review*, novembre 1936.

mettait également en avant cette communauté et rendait visible et accessible à toutes les femmes le Women's Liberation Movement.

La librairie féministe incarne alors ce besoin d'autonomie comme d'espace autonome et solidaire pour les femmes, ainsi pour les fondatrices de la librairie Silver Moon à Londres. Les trois femmes à l'origine du projet soulignent l'importance qu'ont pour elles, en tant que femmes lesbiennes, les notions d'autonomie et de contrôle – contrôle sur l'offre, sur les événements en magasin et sans figure hiérarchique cloisonnante. Lucy Delap explique que les femmes féministes qui travaillaient dans les librairies voyaient leur lieu de travail comme des espaces d'activisme¹¹. Elles se confrontaient aux éditeurs qui proposaient des œuvres aux titres sexistes. Mandy Vere, qui travaillait dans la librairie radicale News from Nowhere à Liverpool, la seule à avoir subsisté à ce jour, collait des *stickers* sur les couvertures qu'elle jugeait sexistes.

En 1984, la Fédération des Libraires Radicaux sort un guide pour la création de librairie dans lequel ils indiquent que certains représentants de maison d'édition peuvent se montrer misogynes, demandant par exemple à parler « au gérant » ou aux employés hommes bien qu'il soit fait mention d'une certaine évolution des mentalités dans le manuel. Les libraires féministes ont vivement critiqué cet état des lieux, estimant que le sexisme n'était pas uniquement présent dans les propos et comportements des représentants mais également chez les clients des librairies. Les librairies féministes et radicales ont souvent subi des abus de la part des clients et passants. Christine Lemoine, libraire chez Violette and Co, faisait le même constat lors d'un entretien que nous avons eu (voir Annexe 4). Il n'est pas rare que des clients se moquent, provoquent ou aient des comportements insultants voire violents à l'égard des librairies engagées comme la leur.

L'analyse de Lucy Delap illustre parfaitement le phénomène de normalisation, de pérennisation et d'acceptation du féminisme dont témoignent progressivement en France les libraires ici mentionnées. Certaines féministes britanniques confrontées au milieu misogyne de la chaîne du livre et des clients ont en réponse créé des espaces d'activisme à part entière et dénoncé les comportements sexistes d'un milieu culturel pourtant souvent décrit comme pluraliste et émancipé.

¹¹ DELAP Lucy, *op.cit.*

c) La librairie, un milieu en voie de féminisation

Milieu traditionnellement réservé aux hommes, la librairie s'est beaucoup féminisée au fil du temps. Les données sociologiques se font cependant assez rares en ce qui concerne ce secteur, probablement en raison de sa proximité avec le commerce et la boutique. Selon un rapport de branche du commerce de détail de livres du SLF (Syndicat de la Librairie Française) datant de 2017, 68% des salariés de librairie sont des femmes et elles représentaient jusqu'à 86% des nouveaux entrants de moins de 26 ans. Elles étaient 71% l'année précédente. Si la situation de ces femmes est globalement plus précaire puisqu'elles sont plus sujettes à être en contrat à durée déterminée (CDD) ou à temps partiel (28,8% contre 11,7% d'hommes), elles sont cependant en nette majorité numérique. Dans les entreprises de 1 à 5 salariés elles constituent 77% du personnel. Ce dernier chiffre sous-entend également que le personnel des librairies nouvellement créées est majoritairement composé de femmes puisqu'elles impliquent en général des surfaces moindres.

En 2017, 68% des employées avec une ancienneté inférieure à 5 ans étaient des femmes. En revanche, 83% des dirigeants de librairie sont des hommes, et ce, quelle que soit leur ancienneté. Il existe donc aujourd'hui une nouvelle génération de libraires, une génération majoritairement féminine mais qui n'accède pas (encore ?) aux postes hiérarchiquement élevés. Mais cette féminisation est aussi synonyme d'une plus grande qualification. En effet, rares sont les nouvelles libraires qui accèdent au métier sans passer tout d'abord par une formation professionnalisante, qu'elle soit universitaire ou assumée par des institutions de formation comme l'Institut National de Formation de la Librairie (INFL). La sociologue Frédérique Leblanc établissait déjà en 1998 que le milieu de la librairie était celui où l'on retrouvait le plus de commerçants qualifiés : le nombre de « bac+5 » voire de « bac+8 » y est en effet très important¹². L'immense majorité des femmes libraires de moins de 50 ans que j'ai pu rencontrer à l'occasion de mes recherches est passée par les bancs de l'université, parfois en lettres mais aussi en langues, en philosophie, en histoire ou encore en histoire de l'art. Beaucoup d'entre elles évoluaient dans des milieux politisés, qu'il s'agisse de leur entourage familial et amical ou d'un

¹² LEBLANC Frédérique, *Libraire. Un métier*, Paris, L'Harmattan, 1998.

parcours universitaire durant lequel elles ont pu se forger une opinion politique, un engagement voire un militantisme (féministe, de gauche, souvent également écologiste).

Cette politisation n'est pas sans un impact sur le travail que cette nouvelle génération effectue en librairie. Les libraires ont un rôle de conseil et de prescription, et s'ils et elles doivent savoir s'adapter aux envies et goûts des clients, ils/elles peuvent aussi recommander des ouvrages qu'ils/elles ont appréciés ou dont la lecture leur semble intéressante voire nécessaire. Ainsi, il n'est pas rare de voir des libraires proposer des ouvrages féministes à des client·es en quête d'inspiration pour une lecture personnelle ou pour offrir. L'intérêt pour les libraires est de disposer d'une offre suffisamment variée pour pouvoir s'adapter aux besoins et aux profils des lecteurs et lectrices auquel·les le livre est destiné. Entre un adolescent qui cherche à se renseigner sur le sujet et une quadragénaire très engagée politiquement, il faudra trouver ce qui conviendra le mieux.

Lucy Delap mentionne dans son article sur les librairies radicales britanniques l'existence de librairies féministes entièrement dirigées par des femmes¹³. À Liverpool, la librairie News From Nowhere a été créée en 1974 par Bob Dent et Maggie Wellings. Alors qu'il s'agissait d'une gestion coopérative, Mandy Vere, l'une de leurs employées, se rappelle avoir souvent entendu dire qu'il s'agissait de sa librairie à lui ou des clients demander à parler à un homme et non aux employées pour commander un livre. À la suite de tels évènements, Vere a décidé de créer en 1981 un collectif de femmes libraires. Elle installait des étalages de livres provenant de News from Nowhere lors d'évènements féministes et a coorganisé des foires aux livres féministes. Selon elle, les commerces gérés par des femmes permettaient aux femmes libraires d'être moins « sur la défensive » vis-à-vis des clients. Elles étaient aussi davantage en mesure de prendre conscience de leurs différences de classe et de race. Il était important pour ces femmes de faire groupe, de ne pas laisser des conflits idéologiques perturber leur fédération. Les librairies uniquement dirigées par des femmes ont aussi favorisé le recrutement de femmes noires ou issues de minorités ethniques. Les équipes entièrement féminines ont permis de transformer structurellement les libraires préexistantes et de présenter des textes féministes à une large audience tout en participant à l'*empowerment*¹⁴ des salariées.

¹³ *Op. cit.*

¹⁴ Pouvant être traduit par « empuissancement », l'*empowerment* désigne le processus qui permet aux individus de prendre conscience de leur capacité d'agir et d'accéder à plus de pouvoir.

La féminisation du métier a entraîné un phénomène de promotion par les femmes libraires d'artistes femmes et féministes et plus généralement, de la création féminine. En effet, la présence d'une offre féministe en magasin ne se traduit pas uniquement à travers le fonds ou les événements organisés dans la librairie mais aussi par l'offre de produits dérivés. Quelques librairies généralistes proposent divers objets, posters, sacs et accessoires sur lesquels sont inscrits des messages féministes ou représentées des grandes figures du mouvement féministe. Ces produits dérivés suivent souvent des codes graphiques très tendance, qui rappellent souvent les dessins de Pénélope Bagieu ou de Zeina Abirached. L'on trouve également des produits de techniques artisanales comme la lithographie, ce qui en fait aussi de vrais objets de décoration plus que de simples cartes postales. Ce phénomène est étudié par Sophie Noël dans son article sur les librairies indépendantes dans lequel elle explique que certaines librairies indépendantes mettent en scène un espace « habité et inspiré, comme un prolongement de leur propre espace domestique », avec des matériaux comme du bois ou de la pierre, une *playlist* soignée, des affiches d'œuvres d'art au mur¹⁵.

C'est le cas par exemple de la librairie La Régulière, située rue Myrha dans le XVIII^e arrondissement. Après un événement en partenariat avec l'imprimerie Maison Riso, les libraires ont décidé de garder les différents carnets, cartes et autocollants proposés à la vente à cette occasion. Si tous les graphismes et messages imprimés n'étaient pas nécessairement à portée féministe, on y retrouvait quand même des cartes aux messages féministes parfois radicaux comme des cartes de défense antipatriarcale (sur lesquelles une femme plante une fourchette dans la main d'un homme, par exemple), des autocollants anti-harcèlement de rue avec des phrases à répondre aux harceleurs, ou encore des cartes postales « bitch baise le cistem », créant un jeu de mot entre « système » et « cisgenre », terme qui désigne les personnes dont le genre ressenti correspond à leur sexe biologique assigné à la naissance.

La portée d'un tel projet est double : il s'agit de diversifier son offre mais aussi de mettre en valeur le travail artisanal de femmes du quartier, en travaillant sur l'identité même du lieu. Il y a donc également une dimension sociale derrière cette offre au-delà de l'aspect économique. Cette affirmation de la librairie s'inscrivant dans un quartier vivant

¹⁵ NOËL Sophie, « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », *Sociétés contemporaines*, vol. 111, no. 3, 2018, pp. 45-70.

et en lien avec les artisans, et plus particulièrement les femmes artisanes qui y habitent, s'est développée initialement en Angleterre avec le mouvement *Indiebound* en même temps que les initiatives *buy local*, explique Sophie Noël. Ces mouvements ont pour but de promouvoir les commerces locaux et s'inscrivent dans un imaginaire de communauté, de citoyenneté et plus globalement d'anticapitalisme.

Avoir des femmes libraires en position décisionnelle et sous le statut de gérante influence le regard posé sur l'offre éditoriale et dans les produits dérivés, contrecarrant la censure sociale que s'imposent beaucoup de femmes qui évoluent dans des milieux masculins (la lithographie, l'imprimerie) en visibilisant leur travail et en le légitimant. Ainsi, ce sont à la fois les normes sociales et professionnelles qui se trouvent mises en question : la féminisation ne transparaît pas uniquement dans la composition des équipes d'une librairie mais également à travers les femmes artistes et artisanes mises en avant en magasin, esquissant les formes d'un collectif artistique et culturel rêvé.

d) L'édition et les instances de consécration littéraire : un héritage sans femmes

Pendant longtemps, l'offre éditoriale féministe a été très limitée. Les quelques librairies déjà mentionnées ont longtemps été les seuls commerces à proposer une offre de livres féministes, une offre peu conséquente et qui ne présentait qu'un choix restreint. Une première raison d'une si faible offre éditoriale est que les livres traitant du sujet du féminisme ou de la cause LGBTQ+ étaient peu traduits en français. Dans une époque pré-Internet, il était particulièrement difficile de trouver des textes féministes, comme l'évoque l'autrice de *King Kong Théorie*¹⁶ Virginie Despentes lors d'une interview avec Victoire Tuillon pour le podcast *Les Couilles sur la Table*¹⁷ :

Ces quinze dernières années ont été décisives [...] En France le féminisme était passé, c'était fait, on n'en avait plus besoin, plus personne n'avait envie d'en entendre parler. [...] Pendant les années 1990 en France, on a traduit très peu de textes de ce qui arrivait des États-Unis, on se posait peu de questions dans les médias traditionnels [...] Sur la

¹⁶ Grasset, 2006.

¹⁷ « Virginie Despentes – Meuf King Kong ». *Binge Audio* (blog), 12 septembre 2019. Disponible sur <https://www.binge.audio/virginie-despentes-meuf-king-kong/>.

quatrième de couv' [de *King Kong Théorie*] c'est donc écrit « post-féministe ». [...] Il y a eu un monde sans Internet, dans une ville comme Paris il était très difficile de trouver des textes féministes qui nous intéressaient, ou alors il fallait vraiment aller les chercher dans certaines librairies, dans certaines bibliothèques de particuliers, il fallait rencontrer les bonnes personnes, parce que non seulement les textes n'étaient pas traduits mais en plus on ne les trouvait pas physiquement et on ne savait même pas comment s'orienter.

Une des raisons invoquées pour expliquer cette carence serait donc le manque de traductions de textes produits à l'étranger mais également un sentiment général de parler d'une cause déjà gagnée une fois pour toutes. Focalisé sur la sortie des femmes du foyer, la sexualité et la question du viol et des violences conjugales, le sens commun de la période qui suit la deuxième vague du féminisme dans les années 1960 donne en effet à la population française et plus globalement occidentale le sentiment d'un sujet de société acquis, dont il n'est plus nécessaire de parler, et ce dès les années 1980. Ainsi, comme le précise Despentes dans ce même podcast, la mention « féministe » n'apparaît même pas sur la couverture de son essai. Après un long débat avec son éditeur, celui-ci accepte d'inscrire malgré tout « post-féministe », insistant ainsi sur cette image d'un monde où la cause féministe n'est plus d'actualité.

Une deuxième raison est le déficit de légitimité littéraire du sujet du féminisme par les instances de consécration intellectuelle. Le féminisme a longtemps été considéré comme un non-sujet ou un sujet réservé à un lectorat féminin. La faible représentation de femmes dans le milieu du livre en tant qu'autrices, éditrices, critiques littéraires, membres de jurys ou lauréates de prix littéraires est une autre explication de cette carence en rayon. On observe au cours de l'histoire de la littérature une lente évolution des écrits féministes avec une apparition de premiers écrits au XIX^e puis au début du XX^e siècle. La sortie en 1949 du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir chez Gallimard est une première révolution dans le champ littéraire français en ce sens qu'elle est la première féministe qui parvient à justifier ses positions par des thèses philosophiques et historiques.

Selon le critique littéraire André Bourdin : « Ces auteures appartiennent justement aux exceptions dans un champ largement dominé par la création des hommes¹⁸ ». Michèle Le Doeuff, dans son livre *L'Étude et le rouet*¹⁹, écrivait à ce sujet :

Les livres féministes en général [...] sont aussi d'excellents livres de philosophie, et devraient être lus comme tels [ceux de Mary Wollstonecraft et de Simone de Beauvoir par exemple]. Parce qu'on cantonne les livres des femmes dans une rubrique spéciale (par des femmes, sur les femmes, pour les femmes), la moitié des lecteurs potentiels se prive de solides lectures. Que de mal aussi pour faire lire à quiconque "ne s'intéresse pas au féminisme" *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, qui est pourtant une si belle réflexion sur l'écriture et sur l'apprentissage de l'art ! Nos chefs-d'œuvre, faut-il les garder pour nous ? Alors, pour le coup, nous serions "nous", et séparatistes sans l'avoir voulu.

Selon la philosophe et féministe, certaines personnes se privent de lectures importantes car celles-ci ont été cantonnées à une catégorie précise, biaisée et excluante : une littérature « par des femmes, sur les femmes, pour les femmes ».

Il est donc intéressant de se pencher sur la question des personnes qui composent les instances de légitimation et de la valeur littéraire. Comme nous le verrons, nombreux sont les éditeurs, auteurs et plus largement les intellectuels qui abusent de leur position (de pouvoir ou mondaine) et adoptent des comportements inappropriés – et qui tombent parfois sous le coup de la loi – envers les femmes. Analyser la composition de la direction de maisons d'édition, de jurys littéraires ou la liste des lauréat·es prend son sens quand on parle de féminisme dans le milieu du livre. Au-delà des écarts de salaire sur lesquels nous reviendrons, il est pertinent de mettre en lumière la surreprésentation des hommes dans les institutions qui décernent les prix ou éditent les livres.

Parmi les plus grands prix littéraires décernés en France nous trouvons le prix Goncourt, le prix Renaudot, le prix Interallié et le prix Femina. Ils sont les prix les plus médiatisés et par conséquent les plus demandés en librairie par la suite. Le jury du prix Goncourt est actuellement composé de 10 membres : 7 hommes et 3 femmes. Depuis 1903 10 écrivaines ont reçu le prix contre 106 hommes. Le jury du prix Renaudot compte dans ses rangs une seule femme parmi 9 hommes. 12 femmes ont reçu le Renaudot contre 81

¹⁸ BOURDIN André, « Aujourd'hui : roman féministe ou roman féminin ? », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°46, 1994, pp. 129-143.

¹⁹ LE DOEUFF, Michèle, *L'Étude et le rouet*, Paris, Seuil, 1989, p. 27.

hommes. Le prix Interallié ne compte aucune femme dans son jury qui n'a décerné sa récompense qu'à 7 écrivaines contre 82 écrivains. Constitué d'un jury entièrement féminin, le prix Femina consacre quant à lui seulement 36,5% de femmes (ce chiffre correspond également au pourcentage de femmes publiées en 2015). Plus globalement, entre 1900 et 2014, seulement 24 % des 735 lauréats de prix littéraires sont des autrices²⁰.

Sur ce sujet, Jean-Yves Mollier, historien spécialiste de l'histoire de l'édition, du livre et de la lecture, Anne-Marie Garat, romancière et membre du jury Femina et Dominique Bona, écrivaine et membre du jury Renaudot, se sont exprimé-es dans un article de France Culture²¹ mis à jour en novembre 2019. Anne-Marie Garat juge regrettable cette secondarisation des femmes dans le champ littéraire : « Nous sommes des romancières, mais pas des écrivains à part entière, c'est-à-dire des créatrices dans l'art de la langue », dit-elle avant de souligner le manque de parité flagrant des événements littéraires, plus favorables aux « hommes blancs quinquagénaires ». Dominique Bona, elle, évoque la question d'un héritage, d'une tradition de critiques littéraires masculins et de présidents de jurys hommes. Elle-même n'est que la deuxième femme à faire partie du jury du prix Renaudot, après Claude-Edmonde Magny.

Pour Jean-Yves Mollier, il s'agit d'inscrire cet héritage dans une perspective historique plus globale de domination masculine sur la tradition littéraire. Selon lui, qu'un-e juré-e soit homme ou femme, ielle a nécessairement étudié des œuvres littéraires, du primaire jusqu'aux études supérieures. Or celles-ci sont la plupart du temps écrites par des hommes, omniprésents quand il s'agit d'étudier des œuvres « classiques ». Cela participe à la construction de l'*habitus*, c'est-à-dire notre façon d'être et d'évoluer dans la société. L'*habitus*, concept bourdieusien, permet d'expliquer pourquoi des individus issus d'un même milieu social et placés dans des conditions analogues partagent une même vision du monde, des mêmes goûts, de mêmes comportements. Ainsi, si un groupe social

²⁰ GARY Nicolas, « L'égalité hommes-femmes : L'édition ne se sent pas concernée » [En ligne], *Actualitté*, 4 novembre 2015. Disponible sur : <https://www.actualitte.com/article/reportages/l-egalite-hommes-femmes-l-edition-ne-se-sent-pas-concernee/61916> (Consulté le 16 mars 2020)

²¹ COMBIS Hélène, « Prix littéraires : "C'est l'homme blanc quinquagénaire qui règne en maître dans les jurys" » [En ligne], *France Culture*, 5 novembre 2018. Disponible sur <https://www.franceculture.fr/litterature/prix-litteraires-cest-le-male-blanc-quinquagenaire-qui-regne-en-maitre-dans-les-jurys>. (Consulté le 18 mars 2020)

étudie à l'école et jusqu'aux études supérieures une majorité d'œuvres écrites par des hommes, les individus qui le composent construisent un même *habitus* qui déclenchera des tendances identiques dans leurs conduites sociales. Mollier mentionne notamment la collection La Pléiade, dans laquelle les femmes sont très peu présentes. Dans notre système éducatif, qui est une grande instance de prescription et donc de légitimation littéraire, on ne retrouve presque que des hommes et ce du primaire jusqu'à l'Université. Il ajoute :

Par conséquent, inconsciemment, est inculquée l'idée que la littérature est principalement une activité masculine mais que bien entendu, il existe de très brillantes exceptions et que comme toujours quand on parle d'exceptions, alors on a de très grandes femmes. C'est tout ça qui fait que les jurés sont dans un système qui inconsciemment, les portent à penser que la littérature est une affaire d'hommes.

L'édition n'est pas en reste : les femmes à la tête des maisons d'édition sont rares, d'autant plus si l'on met de côté les héritières. Les noms que Mollier cite (Isabelle Laffont, Françoise Nyssen, Jeanne Laffite, Anne-Marie Métailié, Liana Levi) se situent toujours du côté des exceptions et sont surtout elles-mêmes héritières, donc dépositaires en quelque sorte de la forme d'*habitus* évoquée plus haut. Et la dernière génération n'y fait pas plus exception : Marion Mazauric, Claire Paulhan, ou Sophie de Closets. En 2012, les écarts de salaire entre les hommes et les femmes dans les entreprises culturelles (incluant l'édition) s'élevaient encore à 20%²². Les femmes étaient 9% à la tête des 100 plus grandes maisons d'édition. En 2014, les autrices touchaient moins de subventions accordées par le Centre National du Livre (CNL) que les hommes (19% de moins). Si l'on constate une progression vers une plus grande parité, force est de constater que ces années (siècles) de surreprésentation et valorisation des hommes et de leurs œuvres a nécessairement eu un impact sur l'imaginaire collectif, celui des hommes mais également celui des femmes. Ce phénomène crée un contexte dans lequel les hommes sont plus présents aussi en librairie, plus mis en avant (avec des bandeaux promotionnels après l'attribution d'un prix), lors

²² CHOUVELON Clémence, « Entre hommes et femmes dans l'édition, la parité à petits pas » [En ligne], *Actualitté*, 22 mai 2015. Disponible sur : <https://www.actualitte.com/article/monde-edition/entre-hommes-et-femmes-dans-l-039-edition-la-parite-a-petits-pas/55378> (Consulté le 16 mars 2020)

des rencontres ou signatures en magasin, sur les plateaux, à la radio... C'est donc une lutte de plus pour la cause féministe qui se joue ici. Le collectif féministe La Barbe l'a bien compris : ses membres s'attachent à dénoncer le manque de parité dans les remises de prix culturels. En 2015, elles se sont rendues à cinq devant le restaurant Drouant à Paris, où les juré·es du prix Goncourt étaient réuni·es, pour rappeler qu'il existe aussi des femmes autrices.

Le milieu de la librairie est marqué au cœur de son identité par un double héritage : d'abord celui d'un milieu sexiste, dominé par les hommes et qui laisse peu de place au féminisme. Si l'on retrouve aujourd'hui des femmes à la tête de librairies ou en position décisionnelle, elles restent en minorité, même si Paris présente de fortes figures de « patronnes » de librairie : pour n'en citer que quelques-unes, Marie-Madeleine Tschann, Marie Rose Guarnieri, Colette Kerber, ou Michèle Ignazi. Cela n'est pas nécessairement synonyme d'un postulat féministe. Le second héritage est celui d'un milieu d'initiatives prises par des femmes libraires, militantes, engagées et prêtes à se confronter à cet environnement qui leur était hostile. Depuis, des combats ont été gagnés, d'autres se sont annoncés et la situation de la librairie comme de l'édition a évolué. Le féminisme était un rayon marginal inscrit dans un espace restreint, symbolique et matériel de lutte. Nous verrons en quoi il devient un enjeu commercial, ce qui participe à son essor en librairie et du complet renouvellement de l'offre éditoriale.

II- Féminisme et librairie aujourd'hui : un lien culturel et commercial

a) La prescription en librairie : une porte d'entrée pour le féminisme

Au fondement du métier de libraire, l'on retrouve l'idée de prescription : en tant que commerçant·e, le/la libraire se doit d'être en mesure de pouvoir recommander et conseiller un livre en fonction des attentes du ou de la cliente. « Le notable un peu terne des années 1950 s'est mué en une figure socialement valorisée, résistant culturel face à l'homogénéisation de la culture et source de conseil fiable pour s'orienter dans l'océan de la production éditoriale » écrit Sophie Noël dans son article sur les commerces

indépendants²³. Tandis que le site d'achat et de vente en ligne Amazon reste l'une des principales menaces pour la librairie physique, un des arguments mis en avant par les commerçant·es est leur capacité à prescrire des œuvres en mobilisant leurs connaissances, là où Amazon s'en tient à un algorithme basé sur les précédents achats ou livres consultés par l'acheteur·se sur sa plateforme. Cette capacité à mobiliser des connaissances acquises par les libraires est justement nommée « clairvoyance éditoriale » par Benoît Berthou dans son article *La prescription des librairies en ligne : Expression, association, collaboration*²⁴ et dans lequel il aborde la question du jugement du ou de la libraire face aux attentes des client·es. Il écrit :

Commerce est ici synonyme de discernement et il s'agit avant tout de prendre la mesure d'un certain nombre de propositions, d'exercer une forme de jugement. À la limite, la librairie devient presque le lieu d'une expression et il est du devoir du libraire de faire savoir ce qu'il pense des livres proposés à la vente : la prescription ainsi pensée peut déboucher sur la production d'un certain nombre de messages susceptibles de définir un mode de commercialisation parfois fort singulier.

Les « messages » dont parle Berthou prennent différentes formes, la plus répandue étant celle du « coup de cœur », de la notule : un petit mot, souvent coloré, sur un papier qui prend parfois la forme d'un cœur et sur lequel le libraire inscrit un mot, une phrase ou une courte critique du livre mis ainsi en avant. Si cette pratique connaît quelques limites (illisibilité, capacité d'attention des clients troublée, injonction à la vente, mise en scène...), elle est pourtant très habituelle en librairie et son impact sur les ventes est indéniable. Ainsi un livre pilé avec un coup de cœur ou ayant reçu un prix signalé sur un bandeau aura plus de chance d'attirer l'œil du/de la client·e et d'être consulté et acheté. Le ou la commerçant·e s'inscrit et se matérialise plus encore dans son magasin à travers cette démarche, en tant qu'elle devient à son tour auteur·rice en donnant son avis sur un livre. Souvent anonymes, les coups de cœur sont cependant parfois signés, sortant définitivement son auteur·rice de l'opacité dans laquelle l'avis aurait pu être donné.

²³ *Op. cit.*

²⁴ BERTHOU Benoît, « La prescription des librairies en ligne : Expression, association, collaboration », *Communication & langages*, vol. 179, no. 1, 2014, pp. 75-90.

La notion de prescription est au cœur de l'identité de la librairie et du rôle du ou de la libraire. C'est à travers cette capacité à donner son avis, comparer, mobiliser ses connaissances qu'un·e libraire parviendra non seulement à renseigner et conseiller au mieux la clientèle mais, s'il/elle veut aller plus loin, à faire également découvrir d'autres ouvrages qui pourraient satisfaire les attentes de l'acheteur·se. C'est là, entre autres, que réside l'influence politique et commerciale d'un·e libraire : au-delà des intérêts économiques de la vente d'un livre pour la librairie, c'est aussi une manière d'amener les client·es vers des sujets plus politiquement marqués, et ce à travers des ouvrages de sciences humaines mais également à travers la littérature. Au-delà des coups de cœur, on peut retrouver cette prescription productive en tant qu'identité d'une librairie : dans la mise en place et l'agencement des tables et des bibliothèques mais surtout à travers l'offre éditoriale plus ou moins variée proposée en magasin. Un·e libraire, à travers ses choix, établit et propose un certain catalogue. Elle donne à voir son engagement tout en prenant en compte plusieurs éléments tels que la taille de son magasin, son positionnement géographique, la catégorie socio-professionnelle des personnes qui fréquentent le magasin...

Il existe également une dynamique qui s'opère à travers l'agencement ou la disposition des livres en magasin et qui veut que plus un livre ou un sujet est mis en avant, plus il « fonctionnera ». Installer une table consacrée au sujet du féminisme maximise les chances pour que le rayon tourne régulièrement car elle attirera la clientèle, notamment si elle contient des piles et des coups de cœur. Donner à voir les livres, ne pas les laisser en rayon, c'est un positionnement politique et marchand qui annonce la volonté du magasin de visibiliser une cause.

Cette aptitude à donner son avis et recommander ou encourager l'achat d'une œuvre est aussi une occasion pour le ou la libraire féministe d'endosser un rôle de prosélyte qui peut être perçu comme un privilège par les libraires. Ainsi Simon Payen, libraire de 24 ans à Millepages, reconnaît volontiers que c'est notamment cette opportunité de prescription, légitimée par le statut qu'il a de libraire, qui lui a donné envie de se diriger vers ce métier. Selon lui, la perspective de pouvoir faire découvrir un mouvement, une idéologie, un phénomène à quelqu'un, avoir un retour par la suite (positif ou négatif), savoir que la lecture d'une œuvre peut potentiellement faire réfléchir le ou la lecteur·rice voire le/la faire s'engager politiquement est un des

avantages du métier de libraire. Il faut bien sûr savoir manier son argumentaire, être capable de percevoir si la personne à qui l'on s'adresse peut se sentir motivée et concernée par une lecture plus engagée et ne pas avoir peur de se voir refuser un tel conseil.

Cette force, cette capacité d'influence ou d'action culturelle est une opportunité pour la cause féministe, en ce sens que la librairie peut aussi être un lieu utile pour la lutte pour les droits des femmes. Les libraires, et plus souvent les femmes libraires, sont ainsi les principales prescriptrices de la littérature et des essais féministes en magasin. Qu'il s'agisse de « petits mots » installés sur les livres ou des conseils directs, on retrouve une prescription politisée en librairie, même généraliste. Il n'est pas rare de pouvoir conseiller un essai féministe en complément d'une œuvre de fiction ou d'un témoignage pour faire résonner l'œuvre dans un champ plus large, pour inscrire le livre dans un contexte socio-politique qui peut, parfois, ajouter des clés de lecture.

b) La médiation culturelle féministe en librairie

Sophie Noël, dans son article sur les librairies indépendantes, revient sur les rencontres en librairie et les décrit comme des processus et des moments « d'euphémisation de la relation marchande »²⁵ en raison du retour sur investissement incertain qu'elles provoquent. Placées sous le signe de la convivialité plus que du pur profit, ces rencontres (on ne parle plus de « dédicaces », trop commercial) servent plus à fidéliser une clientèle cultivée demandeuse d'évènements littéraires qu'à faire gonfler le chiffre d'affaires.

Ces dernières années, plusieurs librairies généralistes parisiennes ont consacré des rencontres avec des autrices féministes. Ainsi Mona Chollet a été invitée à la librairie La Petite Égypte le 14 septembre 2018, au Comptoir des Mots le 10 octobre 2018 où elle a échangé avec Rebecca Amsellem (fondatrice de la newsletter féministe *Les Glorieuses* et autrice du livre *Les Glorieuses, Chroniques d'une féministe*²⁶) le 10 octobre 2018 et enfin à Atout Livre le 18 octobre 2018. Le 13 mai 2019 la politologue et militante féministe décoloniale Françoise Vergès était l'invitée de la librairie généraliste Jonas. Elle avait déjà

²⁵ Op. cit.

²⁶ Hoebeke, 2018.

été invitée à la librairie La Petite Égypte en février 2019. L'écrivaine, universitaire et militante féministe anticapitaliste Silvia Federici était reçue à la librairie l'Atelier le 16 mai 2019 pour parler de son ouvrage *Le capitalisme patriarcal*²⁷. Ces librairies généralistes invitent volontiers des autrices féministes, souvent à l'occasion de la sortie de leur nouveau livre mais pas seulement, comme par exemple pour l'échange entre Mona Chollet et Rebecca Amsellem (le livre d'Amsellem était sorti depuis plusieurs mois déjà).

Les autrices invitées sont spécialistes de questions féministes diverses et variées : si Mona Chollet a écrit sur l'aliénation féminine à travers des thèmes comme celui du marketing ou du foyer, Silvia Federici prône un féminisme dit « autonome » tandis que Françoise Vergès s'engage davantage dans le féminisme décolonial. En février 2020, la librairie Millepages accueille Victoire Tuaillon, journaliste et animatrice du podcast *Les Couilles sur la Table*, qui s'attache à déconstruire les masculinités. La rencontre, organisée à l'occasion de la sortie du livre éponyme, est animée par Simon Payen et moi-même. C'est ce dernier qui est à l'origine de l'évènement : après avoir publié une *story* Instagram mentionnant le livre, l'agente de Victoire Tuaillon l'a contacté pour proposer une rencontre. Simon Payen, auditeur des *Couilles sur la Table* sensible à la cause féministe, a immédiatement accepté et organisé l'évènement que nous avons animé ensemble. Lors de la promotion de la rencontre sur les réseaux sociaux, Simon a tagué différentes organisations féministes en espérant gagner en visibilité et toucher des personnes intéressées en raison de l'engagement féministe de l'évènement. La rencontre a ainsi été relayée par différents comptes et médias sur les réseaux. Plus de 2400 personnes se sont dites « intéressées » par l'évènement Facebook et on estime à environ 200 le nombre de personnes présentes en librairie le soir-même.

Marie Morel, libraire au Comptoir des Mots à l'origine de la rencontre entre Mona Chollet et Rebecca Amsellem, m'expliquait lors d'un entretien que nous avons eu en novembre 2019 (voir Annexe 1) avoir eu envie d'inviter Mona Chollet dès 2015 pour son ouvrage *Beauté Fatale*²⁸ :

J'avais envie d'inviter Diglee, Pénélope Bagieu [...] La réflexion a évolué au fur et à mesure des mois parce que j'avais dans l'idée d'inviter ces trois-là ensemble pour parler des femmes, mais en discutant avec mes collègues, on s'est dit que ce serait dommage car on

²⁷ La Fabrique, 2019.

²⁸ Zones, 2014.

n'aurait pas le temps de discuter en les ayant toutes les trois ensemble. Je me suis dit : « ce n'est pas grave, je vais faire trois soirées différentes, un cycle », et ça a commencé comme ça. L'idée était de parler des femmes, et j'avais envie de montrer qu'il y avait différentes facettes du féminisme.

Ces rencontres se sont toutes déroulées au Comptoir des Mots, dans une librairie remplie et des ventes importantes au moment des dédicaces.

Les rencontres avec des auteurs et autrices sont une occasion privilégiée pour les librairies de faire de la médiation culturelle, mais certains établissements proposent des alternatives en parallèle, comme celui de Jeremy Derny, l'Impromptu. Avec la romancière Agnès Vannouvong, il lance en 2020 l'idée d'une résidence d'auteur·rice dans sa librairie sur la thématique « Féminisme et genres ». L'idée est d'accueillir pendant 10 mois un auteur ou une autrice autour d'un projet d'écriture qui touche à ces sujets. Parallèlement à cela des rencontres seraient organisées dans la librairie avec des auteur·rices connu·es pour avoir abordé ces problématiques comme Sarah Chiche, Virginie Despentes ou encore Paul B. Preciado. Des ateliers d'écriture féministes et LGBTQ+ *friendly* adaptés aux lycéen·nes seraient également proposés dans la librairie. L'écrivain·e en résidence toucherait 2000€ par mois. Jeremy Derny et Agnès Vannouvong ont répondu à un appel à candidatures de la Mairie du XI^e arrondissement qui a lieu tous les trois mois. Ce projet de résidence, s'il voit le jour, naîtrait grâce au soutien de la Mairie qui se propose aussi de prendre en charge les frais d'animation. L'intérêt, pour Jeremy, est double : associer le public de la librairie aux auteur·rices lui permettrait d'élargir sa clientèle, de réaliser des ventes et de construire une réputation en affirmant la vocation de lieu culturel et créatif de la librairie, comme de s'ouvrir au réseau de l'artiste en résidence. Mais si ce projet lui tient à cœur c'est également parce que le sujet du féminisme et de la lutte pour les droits des personnes LGBTQ+ est une cause qui lui importe, comme le montre le rayon « Casser les codes », qu'il consacre à ces thématiques avec une offre éditoriale plurielle qui aborde ces questions d'un point de vue historique, corporel, intersectionnel, sexuel.

À la librairie Millepages, le festival America, lancé en 2002 et qui a lieu tous les deux ans, se donne pour objectif de célébrer la littérature du continent américain, du Nord au Sud, d'Est en Ouest. À chaque édition du festival de nombreux·ses écrivain·es

se rendent à Vincennes pour des conférences, rencontres et signatures, autour d'une thématique nouvelle à chaque fois. Pour l'édition 2020, Francis Geffard (créateur et Président Directeur Général de Millepages) et Pascal Thuot (Directeur Général) ont décidé de mettre en valeur les voix dites minoritaires : celles des femmes, des minorités ethniques, des personnes LGBTQ+. Dans un contexte d'élection américaine et d'incertitude face à la réélection de Donald Trump, il a semblé nécessaire et évident aux organisateurs de donner la parole aux personnes qui subissent les politiques excluantes et discriminantes du gouvernement républicain en place. Le festival entend également mettre en avant les questions écologiques qui sous-tendent certaines discussions. Ainsi, sur la liste complète des invité·es de l'édition 2020, les femmes en représentent environ 65%. Parmi elles : Joyce Carol Oates, Valeria Luiselli ou encore Regina Porter.

La médiation culturelle prend d'autres formes encore : en janvier 2020 Rosalie Abirached ouvre sa librairie De Beaux Lendemain à Bagnolet. Au même moment, et ce peu de temps après avoir créé un calendrier de l'Avent dans lequel elle proposait chaque jour deux œuvres écrites par des femmes, elle lance un groupe de lecture féministe, Les Vert(e)s, à travers lequel elle propose d'échanger autour du féminisme, de la littérature, de la musique, du cinéma et de la pop culture. L'engagement féministe est particulièrement souligné lorsqu'elle explique pourquoi elle a choisi la couleur verte : « En premier lieu, en hommage à la protagoniste du roman éponyme de Marie Desplechin : une fille rebelle issue d'une famille de femmes qui ne veut pas se plier aux traditions familiales [...] Enfin parce que le vert est volontiers associé à la rage, une rage salutaire et motrice qui irrigue les combats pour le droit des femmes dans le monde entier. » écrit-elle sur la description de l'évènement Facebook.

La pratique du club de lecture est d'une manière générale très genrée ; le public qui y assiste est essentiellement féminin, comme l'indique un article de *Cheek Magazine*²⁹. Si les clubs de lecture ont longtemps été une affaire d'hommes, le mouvement féministe des années 1970 a complètement renversé la tendance en créant des espaces ouverts aux

²⁹ GALLOT Clémentine, « Le club de lecture, nouveau haut lieu du féminisme ? » [En ligne], *ChEEK Magazine*, 3 avril 2018. Disponible sur : <http://cheekmagazine.fr/culture/club-de-lecture-feminisme/>. (Consulté le 15 janvier 2020)

femmes dans lesquels elles étaient libres de s'exprimer, d'échanger, de partager des idées. Selon la professeure de sociologie à l'IUT de Bordeaux Viviane Albenga, citée dans l'article, « Le cercle de lecture s'inscrit à rebours de toutes les normes des autres sociabilités de l'espace public, qui sont masculines. » Les enjeux du *book club* vont en effet plus loin que le seul échange autour d'un livre : pour beaucoup il s'agit de se retrouver hors du foyer, loin du cadre familial et des obligations qui l'accompagnent, pour discuter ouvertement avec d'autres femmes. Souvent les livres lus sont écrits par des femmes ou des personnes non-binaires, des personnes non-blanches ou qui ne viennent pas de l'Occident. C'est le cas pour le *book club* organisé par COVEN, une librairie féministe anglophone créée par Lucie Camara et Louise Binns qui ouvrira ses portes à Paris fin 2020. Lucie, avant de se lancer dans la grande aventure qu'est une création de librairie, organisait un jeudi par mois un *book club* anglophone féministe à l'Impromptu, la librairie de Jeremy Dery.

Le club de lecture s'inscrit de plus en plus comme un espace-femme, un *safe space*, en non-mixité parfois choisie, sinon discrète. Les espaces-femme sont des lieux « à la fois clos où règne l'univers du féminin et ouverts sur la cité puisqu'ils fournissent des services à la population »³⁰ et sont traversés par la notion de prise en charge de soi-même. « Cela permet d'aborder des sujets dont on ne parlerait pas s'il y avait des mecs, comme le féminisme, des choses personnelles, intimes, sur les relations, le couple, ou encore le poids », explique la journaliste Elsa Pereira, journaliste à l'initiative du Small Talk Book Club, une réunion entre amies qui se tient toutes les six semaines à Paris depuis septembre 2017. Dans leur article *Appropriations des idées féministes et transformation de soi par la lecture*³¹, Viviane Albenga et Laurence Bachmann vont plus loin et expliquent comment des femmes des classes moyennes consolident leur puissance d'agir féministe à travers des textes littéraires, de sciences humaines ou de développement personnel. Elles démontrent que ces livres font l'objet d'échanges et deviennent des supports à des trajectoires de transgression et de subversion.

³⁰ DARCY DE OLIVEIRA Rosiska, GRANDJEAN Martine, « Des femmes en formation à la formation des femmes : Le prolongement du mouvement social en tant que tâche éducative », *Revue internationale d'action communautaire*, n° 9, 1983, pp. 61-65.

³¹ ALBENGA Viviane, BACHMANN Laurence, « Appropriations des idées féministes et transformation de soi par la lecture », *Politix*, vol. 109, no. 1, 2015, pp. 69-89.

c) *Sorcières, Le Consentement* : entre phénomène éditorial et évènement sociétal

En octobre 2017 l'actrice américaine Alyssa Milano lançait sur Twitter le hashtag #metoo pour encourager les femmes à libérer leur parole et à dénoncer les actes de harcèlement ou de violences qu'elles ont subis, notamment dans leur milieu professionnel. Il a été immédiatement suivi de l'équivalent français #balancetonporc. Le hashtag #metoo s'est diffusé dans plus de 85 pays, provoquant une vague de témoignages et de dénonciations des violences sexistes. Cette prise de conscience a également touché le monde du livre.

En France, le titre qui symbolise et incarne particulièrement cet attrait pour les ouvrages féministes est *Sorcières*, de Mona Chollet. Paru dans la collection Zones des éditions La Découverte en septembre 2018, le livre a d'abord été tiré à 4500 exemplaires puis réimprimé 12 fois (chiffres de mai 2019). Eric Fouquet, directeur commercial à La Découverte, expliquait dans un entretien que j'ai mené avec lui que le titre avait été présenté en avril 2018 à la maison d'édition. C'est à la mi-mai, une fois que le programme de nouveautés était diffusé en librairies, que la maison d'édition a senti au vu du nombre de demandes de services de presse (des exemplaires envoyés par les maisons d'éditions aux libraires), qu'il allait y avoir un enjeu plus important sur cet ouvrage. La directrice de presse recevait également un nombre important de demandes concernant ce titre. À la mi-août ce qui relevait du ressenti s'est confirmé : c'est à ce moment-là que la décision a été prise de réimprimer l'ouvrage avant parution de manière à doubler le tirage initial. La rupture de stock a ainsi pu être évitée. Les droits de *Sorcières* ont depuis été vendus dans 10 pays.

Ce titre avait été travaillé en amont avec les libraires. Dans l'entretien qu'il m'a accordé, Frédéric Pomier, représentant chez Interforum, estime que ce titre attirait déjà l'attention car il faisait écho à une certaine actualité. Pour autant, selon lui, un tel succès n'était pas si prévisible, en tout cas « pas à ce point et pas sur une telle durée. Mais ça n'engage que moi. Et puis arrive ce moment curieux où un livre finit par avoir du succès... parce qu'il a du succès. Au-delà d'un certain nombre d'exemplaires vendus c'est fréquemment comme un cercle vertueux et on observe une progression exponentielle ». Selon Pomier, si *Sorcières* a eu un impact certain sur le monde de l'édition comme dans le reste de la société et de la production culturelle, l'affaire Weinstein et le mouvement

#metoo ont été plus décisifs que ce seul ouvrage. La raison selon lui ? Ce type de livre et cette maison exigeante visent une clientèle assez informée et curieuse, dans un contexte où les phénomènes sociétaux comme #metoo mobilisent l'attention d'un plus vaste public que les seuls lecteurs réguliers.

L'influence sociale et culturelle de *Sorcières* se mesure encore plus d'un an après sa sortie. En mars 2020 *Télérama* publie un article de Marine Landrot intitulé « *Sorcières de Mona Chollet : la potion post-César qui redonne le sourire* »³². Quelques jours auparavant l'Académie des Césars délivrait le prix du meilleur réalisateur à Roman Polanski, qui fut condamné pour « rapports sexuels illégaux avec une mineure » en 1977 puis accusé par douze femmes, pour certaines mineures au moment des faits, de viols et agressions sexuelles. Ce prix suit également le témoignage de l'actrice française Adèle Haenel à *Mediapart*³³, accusant le réalisateur Christophe Ruggia d'attouchements et de harcèlement sexuel. Dans ce climat de dénonciation porté par le phénomène #metoo, la remise du prix à Roman Polanski est très mal perçue par une partie de l'opinion publique. Dans son article, Marine Landrot établit des parallèles entre des extraits de *Sorcières* et la cérémonie des Césars ainsi qu'avec ce qu'on appelle désormais « l'affaire Polanski » : les blagues de la maîtresse de cérémonie Florence Foresti sur le physique des vieux prédateurs sexuels résonnent avec l'analyse de Chollet qui explique que la différence d'âge assure la domination des hommes sur les femmes « sur au moins un de ces plans : social, professionnel, financier, intellectuel ». L'essai de Mona Chollet est donc encore une base, un prisme à travers lequel des journalistes regardent pour analyser des phénomènes médiatiques, politiques et culturels.

À la rentrée littéraire de janvier 2020, il n'est plus possible de sous-estimer l'impact du mouvement #metoo sur le milieu éditorial. Vanessa Springora, éditrice et écrivaine française, publie *Le Consentement* le 2 janvier 2020, un roman-témoignage tiré à 85 000

³² LANDROT Marine, « *Sorcières de Mona Chollet : la potion post-César qui redonne le sourire* » [En ligne], *Télérama*, 3 mars 2020. Disponible sur : <https://www.telerama.fr/livre/sorcières-de-mona-chollet-la-potion-post-cesar-qui-redonne-le-sourire,n6612101.php> (Consulté le 4 mars 2020)

³³ TURCHI Marine, « #MeToo dans le cinéma : l'actrice Adèle Haenel brise un nouveau tabou » [En ligne], *Mediapart*, 3 novembre 2019. Disponible sur : <https://www.mediapart.fr/journal/france/031119/metoo-dans-le-cinema-l-actrice-adele-haenel-brise-un-nouveau-tabou?onglet=full> (Consulté le 4 mars 2020)

exemplaires, dans lequel elle revient sur sa relation avec l'écrivain Gabriel Matzneff quand elle avait 13 ans et lui 50. Springora y décrit les mécanismes d'emprise et de domination dont elle a été victime, malgré son consentement. Elle regrette l'inaction totale de ses proches ou des gens qui auraient pu lui venir en aide comme l'équipe pédagogique du collège qui voyait un homme de 50 ans chercher une enfant à la sortie des cours, ou les médecins qui l'ont examinée lors d'un séjour à l'hôpital tandis que Matzneff venait à son chevet tous les jours. L'écrivain, quant à lui, s'épanchait volontiers sur ses inclinations pédophiles dans ses livres ou sur les plateaux télévisés depuis les années 1970. Ses crimes ne l'ont aucunement empêché de recevoir le prix Renaudot de l'essai en 2013 et il bénéficie même depuis 2002 d'une allocation du Centre National du Livre pour subvenir à ses besoins.

Depuis la sortie du livre, sous la pression médiatique, les maisons d'édition Stock, Leo Scheer, La Table ronde et Gallimard ont annoncé avoir retiré de la vente les œuvres de Matzneff, dont la série de journaux intimes dans lesquels il racontait en détails ses crimes et ses motivations. Selon *Le Parisien* le témoignage d'une autre victime de l'écrivain aurait été refusé par les éditions Grasset en 1990. Dans ce récit l'autrice écrivait qu'elle était tombée enceinte de Matzneff alors qu'elle n'était qu'adolescente et qu'elle avait dû avorter. Mais c'était avant la loi Veil de 1975 : l'IVG s'est mal passée et elle est devenue stérile. Si le récit avait été accepté par une éditrice de chez Grasset, il aurait été mis de côté par le patron de l'époque, Jean-Claude Fasquelle ainsi que par les cadres dirigeants de la maison d'édition pour des raisons qu'ils n'ont pas souhaité expliquer. L'association de protection contre la pédophilie L'Ange Bleu a porté plainte contre l'écrivain qui a désormais 83 ans pour « apologie de crime ». En attendant le livre de Vanessa Springora se place parmi les meilleures ventes de la rentrée littéraire de 2020 et est rapidement parti en réimpression.

Peu de temps après la parution très médiatisée du *Consentement*, un autre témoignage marquant d'une femme victime d'abus sexuels sort : *Un si long silence*³⁴ de Sarah Abitbol. L'ancienne championne de patinage artistique relate les sévices sexuels infligés par son entraîneur quand elle était adolescente. Avec la parution successive de ces deux livres le monde de l'édition donne le sentiment qu'il est enfin prêt à publier des témoignages, des essais et des romans qui s'inscrivent dans cette nouvelle vague du mouvement féministe :

³⁴ Plon, 2020.

celle qui s'attache notamment à dénoncer les violences sexuelles subies par les femmes. En février 2020 *France Info* publie un long article³⁵ sur les conséquences de l'affaire Matzneff sur le milieu de l'édition et du livre en France. L'envergure de l'évènement rappelle l'affaire Weinstein pour le cinéma : un prédateur sexuel est dénoncé et les témoignages de femmes victimes de violences sexuelles se multiplient. Dans cet article signé Catherine Fournier et Manon Botticelli plusieurs femmes anonymisées racontent les agressions ou harcèlements sexuels qu'elles ont subis de la part d'auteurs, collaborateurs et éditeurs. Une éditrice parisienne confie : « Après le mouvement #metoo, on a beaucoup parlé entre collègues et on a réalisé qu'on avait toutes été confrontées à des agressions sexistes ou sexuelles ». La liste est longue : frottements lors d'une soirée dansante, propos déplacés ou outranciers, attouchements, regards appuyés, manipulation, insultes sexistes...

Les exemples sont nombreux et le silence omniprésent. Et pour cause : une des victimes souligne le caractère « sacré » de ces hommes, souvent « intouchables » car très puissants et influents. Impossible de dénoncer ces agresseurs dans de telles circonstances si l'on prend également en considération la précarité qui touche les femmes dans ce milieu. En effet, comme l'article le souligne, les chiffres des états généraux de la BD de 2016 annoncent que 67% des autrices ont un revenu inférieur au SMIC annuel brut et 50% d'entre elles touchent des revenus en dessous du seuil de pauvreté, contre 36% des hommes auteurs. Les femmes touchent également en moyenne 21% de revenus de moins que les hommes dans le secteur du livre.

En librairie, ces livres sont installés en piles ou en *facing*, parfois pendant des mois. C'est le cas de *Sorcières*, qu'il est difficile de ne pas trouver pilé sur table, et ce encore un an et demi après sa sortie. À Millepages, *Le Consentement* est pilé sur une vingtaine d'exemplaires aux côtés des autres sorties à succès de la rentrée littéraire de janvier 2020 comme le dernier Pierre Lemaître. Ces livres sont placés sur un meuble réservé aux

³⁵ FOURNIER Catherine, BOTTICELLI Manon, « *On soulève une pierre et en dessous, ça grouille* : après l'affaire Matzneff, elles rompent le silence sur les violences sexistes dans l'édition » [En ligne], *France TV info*, 6 février 2020. Disponible sur : https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/affaire-gabriel-matzneff/enquete-franceinfo-on-souleve-une-pierre-et-en-dessous-ca-grouille-apres-l-affaire-matzneff-elles-rompent-le-silence-sur-les-violences-sexistes-dans-l-edition_3805705.html. (Consulté le 6 février 2020)

sorties récentes annoncées comme des *best-sellers*, entre la littérature étrangère et la littérature française au rez-de-chaussée, un endroit de passage très fréquenté. Tous les exemplaires du *Consentement* seront vendus en quelques jours et le livre atteint les 100 000 ventes dès février 2020.

Parallèlement à ces articles, *Mediapart* publie le 2 février 2020 un article dénonçant le sexisme et la misogynie dans l'émission radiophonique littéraire de France Inter *Le Masque et la Plume*. Marine Turchi, qui a rédigé l'article³⁶, a écouté 96 émissions et y a recensé une liste très longue bien que non-exhaustive de propos sexistes, homophobes et racistes prononcés par les invité·es et par l'animateur et romancier Jérôme Garcin. Cette émission, l'une des plus écoutées de France Inter avec 700 000 auditeur·rices en direct et 610 000 en podcasts, joue aussi un grand rôle de prescription chez celles et ceux qui l'écoutent et est devenue, notamment grâce à sa longévité (elle a été créée en 1955), une véritable instance de légitimation littéraire. Il n'est pas rare en librairie que des client·es demandent à avoir un livre encensé dans la dernière émission, ou les livres « coups de cœur » que les intervenant·es dévoilent en fin d'émission. Sous couvert de réunion d'intellectuel·les, de lettré·es, les sorties sexistes ne se font pas rares, bien que critiquées régulièrement par les auditeur·rices dans leurs courriers.

Certaines éditrices, dans ce contexte, se lancent dans des projets personnels parallèles à leur métier comme Camille Abbey, éditrice pour le magazine en ligne *Konbini*. Après des études de lettres et un mémoire sur Simone de Beauvoir elle a créé le site *Missives*³⁷ consacré à la littérature féministe début 2019. Cette plateforme collaborative publie des résumés d'œuvres féministes pour « répertorier les sorties et se repérer, entre les quelques coups marketing, les nombreuses pépites et les classiques indispensables » explique-t-elle au magazine *Cheek*³⁸. Plus globalement,

³⁶ TURCHI Marine, « Sexisme et misogynie : plongée dans le *Masque et la Plume*, l'émission phare de France Inter » [En ligne], *Mediapart*, 2 février 2020. Disponible sur : <https://www.mediapart.fr/journal/france/020220/sexisme-et-misogynie-plongee-dans-le-masque-et-la-plume-l-emission-phare-de-france-inter> (Consulté le 3 avril 2020)

³⁷ <http://www.lesmissives.fr/>.

³⁸ KOPIEJWSKI Faustine, « Elle a lancé *Missives*, un site de littérature féministe et collaboratif » [En ligne], *ChEEK Magazine*, 11 septembre 2019. Disponible sur : https://cheekmagazine.fr/culture/missives-site-litterature-feministe-collaboratif/?fbclid=IwAR1alB-NqPDveAVpC6IA9advwo_R5hDJbAxxgIs6HssiwzWlxZknyo9dFrg (Consulté le 27 mars 2020)

l'on assiste à un nouvel essor de créations de revues féministes, qui préludent sans doute à un nouveau renouvellement de l'offre éditoriale, de *Panthère Première* à *Déferlante*.

d) Les éditeurs « suiveurs »

Comment mesurer cet impact sur le monde de l'édition au-delà des nouveautés publiées ? Le mouvement #metoo a créé une nouvelle demande de la part de lectrices âgées de 20 à 35 ans, comme le souligne un article de *Livres Hebdo*³⁹. Selon Mélanie Quince, cofondatrice de la librairie jeunesse Les Trois Sœurs (Paris XVIII^e), cette demande vient de lectrices « très éclairées » en quête d'ouvrages « de plus en plus pointus ». Dans ce contexte de libération de la parole, certaines éditrices se sentent directement concernées comme Sandra Monroy, éditrice chez First en charge notamment des rayons société et culture générale, qui explique que le mouvement les a touchées d'un point de vue personnel, et que cela a un impact sur leur métier en les (re)politisant. Des éditeurs et éditrices ont commencé à aborder plus directement la problématique de la condition de la femme et à accorder leurs violons avec d'autres maisons d'édition féministes comme les Éditions des femmes ou Cambourakis. *Livres Hebdo* cite plusieurs livres sortis à la suite de *Sorcières* :

Le Seuil publie *Mes bien chères sœurs* de Chloé Delaume, qui revient sur son parcours pour livrer une réflexion collective sur le féminisme, quand Plon édite *Harcelées*, l'enquête de la journaliste Astrid de Villaines qui a sillonné la France pour recueillir les témoignages de 72 femmes harcelées ou agressées sur leur lieu de travail. Larousse édite en février [2019] sa première bande dessinée, *Histoire(s) de femmes : 150 ans de lutte pour leur liberté et leurs droits*, signée par les Norvégiennes Marta Breen et Jenny Jordahl. Les Echappés transmettent l'hommage d'Inna Shevcheko, la leader des Femen, à toutes les femmes qui l'ont aidée à se défaire des carcans de la société patriarcale dans *Héroïques : amazones, pécheresses, révolutionnaires* (16 mai) pendant que First prépare pour septembre *Le féminisme pour les nul.le.s* dirigé par

³⁹ LACOUR Cécilia, « Dossier girl power : des livres et des femmes » [En ligne], *Livres Hebdo*, 10 mai 2019. Disponible sur : <https://www.livreshebdo.fr/article/dossier-girl-power-des-livres-et-des-femmes> (Consulté le 9 décembre 2019)

Danielle Bousquet, présidente du Haut conseil à l'égalité entre les hommes et les femmes. Sous la direction de Samuel Lequette et Delphine Le Vergos, *Cours petite fille !* (Des femmes-Antoinette Fouque, janvier 2019) expose la parole de 31 personnes - « 28 femmes et trois hommes », précisent Christine Villeneuve et Michelle Idels - qui condamnent les injustices et les violences subies par les femmes et précisent les enjeux des débats et des mobilisations.

Le site Missives de Camille Abbey recense quant à lui les publications d'ouvrages féministes entre mars 2019 et la rentrée littéraire de janvier 2020. L'éditrice propose également dans sa sélection des romans et donne sa définition des livres féministes :

Les essais féministes peuvent être des réflexions d'ensemble sur l'histoire, l'intersectionnalité, les relations femmes-hommes, etc. Ou sur des thématiques plus précises comme la charge mentale ou le harcèlement de rue. Ils encouragent à l'égalité des sexes et déconstruisent les stéréotypes liés aux genres, reviennent sur l'histoire patriarcale, sur le sexisme insidieux et ouvrent des voies vers l'émancipation et l'épanouissement. Pour les romans, ou en tout cas pour les fictions, c'est plus complexe. La littérature n'a pas à être utilitariste et n'a pas vocation à instruire ou expliquer, mais nous choisissons en tout cas des livres qui proposent des personnages féminins forts et importants. Ils doivent au moins passer le test de Bechdel!⁴⁰ Qu'il s'agisse de femmes aux parcours hors du commun ou de femmes qui subissent des oppressions, ils doivent remuer, faire réfléchir et pourquoi pas évoluer⁴¹.

Recension dans laquelle on constate la présence de nombreux éditeurs *mainstream*. On retrouve Stock (*On ne naît pas femme, on le devient*, Fabienne Brugère ainsi que *Elena et le joueuses* de Lolita Pille), Harper Collins (*Ma vie sur la route*, Gloria Steinem), Buchet Castel (*À jeter sans ouvrir*, Viviane Albertine et *Ce qu'elles disent*, de Miriam Toews), les Éditions de l'Olivier (*La mère de toutes les questions*, Rebecca Solnit), P.O.L (*Comme la chienne*, Louise Chennevière), Denoël (*Cassandra Darke*, Posy Simmonds et *Joue-la comme Cléopâtre* d'Elizabeth Foley et Beth Coates), Delcourt (*Cher corps*, Léa Bordier), Marabout (*Le silence des étoiles*, Sanāa K), Actes Sud (*Souvenirs de l'avenir*, Siri Hustvedt), Albin Michel (*Le bal des folles*, Victoria Maas et *Le pouvoir de la colère des femmes*, Soraya Chemaly), Julliard (*Se taire*, Mazarine Pingeot), Fayard (*Ada ou la beauté des nombres*,

⁴⁰ Test qui vise à mettre en évidence les biais sexistes d'une œuvre (film, livre...). Le test repose sur trois critères : il doit y avoir au moins deux femmes nommées (nom/prénom) dans l'œuvre, qui parlent ensemble et qui parlent de quelque chose qui est sans rapport avec un homme.

⁴¹ KOPIEJWSKI Faustine, *op. cit.*

Catherine Dufour), *L'école des loisirs (Eden, Rebecca Lighieri)*, 10/18 (*Mrs. Fletcher*, Tom Perrotta), Robert Laffont (*L'Atlas des femmes*, Joni Seager), Perrin (*Les femmes de l'ombre*, Rémi Kauffer), La Martinière Jeunesse (*Secrets de Sorcières*, Julie Léger et Elsa Whyte), Autrement (*Les sorcières de la littérature*, Taisia Kitaiskaia et Katy Horan), Librio (*La véritable histoire de Rosie la Riveteuse*, Catherine Mallaval et Mathieu Nocent), Plon (*La sorcière et l'Occident*, Guy Bechtel), First (*Petit manuel d'autodéfense humoristique face aux sexistes*, Benjamin Veyres), Le livre de poche (*Sex mille personnes*, Michel Caroline et Anne Boudart), Flammarion (*Love me tender*, Constance Debré), JC Lattès (*Le complexe de la sorcière*, Isabelle Sorente), Anne Carrière (*Sortir du trou*, Maïa Mazaurette), Hachette (*Lâchez-nous l'utérus*, Fiona Schmidt).

Le succès du livre de Mona Chollet et son usage du mot « Sorcières » a eu un impact sur la production éditoriale et on constate aujourd'hui la multiplication de titres contenant ce même mot – constituant presque une marque ou un label *marketing* – ou reprenant la thématique ésotérique de la sorcellerie : ainsi la maison d'édition Autrement publie en novembre 2019 *Les sorcières de la littérature*, La Martinière sort *Secrets de Sorcières* en octobre 2019, les éditions Pygmalion publient *Witch Please, Grimoire de sorcellerie moderne* de Jack Parker avec des dessins de Diglee en octobre 2019 et chez Michel Lafon existe désormais le livre *Les Sorcières, Une histoire de femmes* depuis novembre 2019.

Le livre de Mona Chollet a produit un véritable effet de marché, avec ses clones et ses rééditions, tel *Caliban et la sorcière* de Silvia Federici, republié fin 2019 après une rupture de stock. Chaque éditeur cherche désormais à avoir son *Sorcières*, c'est-à-dire un livre féministe qui flirterait avec le mysticisme et qui cherche à rendre hommage aux femmes. La figure de la sorcière est réinterprétée, réappropriée et remodelée et devient désormais un *mot-valise* qui comprend toute femme qui ne reste pas à sa place (libre à l'éditeur de choisir de quelle « place » il s'agit). Frédéric Pomier en témoigne : « Il me semble que le mot « Sorcières » se fait de moins en moins rare sur les tables [...] alors que le vocable était d'ordinaire plutôt réservé au rayon jeunesse ! »

Ce phénomène n'est pas propre au rayon féministe ; au contraire, les effets de clones sont monnaie courante dans le milieu de l'édition. On pense par exemple à *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, de Yuval Noah Harari, publié chez Albin Michel en 2015. Le livre devient rapidement un *best-seller* et est suivi par le second tome, *Homo Deus, une*

brève histoire de l'avenir en 2017. Par la suite, La Découverte publie en 2019 *Homo Domesticus, une histoire profonde des premiers États* de James C. Scott. La même année Flammarion publie *Sapiens face à Sapiens* de Pascal Picq, sous-titré « la tragique et splendide histoire de l'humanité ». Plus frappant encore, la prolifération des livres sur la permaculture, un concept encore assez peu connu du grand public il y a quelques années. Il en va de même pour le « zéro déchet » qui se décline désormais jusqu'aux différentes pièces de la maison (*Zéro déchet, pièce par pièce*, Mango, 2019) ou à la cuisine (*Cuisiner zéro déchet*, Marabout, 2018) et même à la couture (*Couture zéro déchet*, Couturaddict, 2019). Autre phénomène qui s'est vu décliner chez une multitude d'éditeurs : le *batch cooking* (le fait de cuisiner en avance les repas de sa semaine). Si Hachette est *leader* sur cette ligne, on note quand même la présence de ces livres de cuisine chez Mango, Marabout, Larousse, 750g, playBac et bien d'autres.

Les phénomènes éditoriaux sont nombreux et touchent tous les genres : la permaculture et le zéro déchet en « Vie pratique », la collapsologie en « Environnement », la *chick lit*... Ce sont des tendances éphémères : ces livres ont une durée de vie limitée dans le temps mais tant que l'effet de mode est actif les ventes sont garanties. Si l'on ne peut parler d'effet de mode pour le féminisme, il est cependant clair que certains éditeurs en profitent pour surfer sur la quatrième vague⁴² du mouvement en proposant des titres qui contiennent des mots-clés vendeurs : les sorcières ou bien des adjectifs synonymes de « culottées », la BD de Pénélope Bagieu publiée chez Gallimard en 2016 qui dresse le portrait de différentes femmes aux destins extraordinaires et qui méprisaient les injonctions patriarcales. Cette dernière s'est exprimée sur Twitter le 25 novembre 2019 à l'occasion de la sortie chez Eyrolles de *Audacieuses ! 50 femmes pionnières* en commentant « Bientôt à court d'idées d'adjectifs (pardon, c'est pas gentil) ». Comme le souligne Marie Morel dans notre entretien, il y a des effets bénéfiques à la création de cet « océan bleu » éditorial – en marketing un océan bleu est un marché vierge, une nouvelle demande sans trop de concurrence – car il met en avant des autrices et des thématiques féministes. Le risque, au-delà du fait que l'océan bleu se transforme en océan rouge (une

⁴² La quatrième vague du féminisme, qui se manifeste à partir de 2012, a pour objectif la justice pour les femmes, l'opposition au harcèlement sexuel, à la culture du viol et aux violences faites aux femmes. Elle est influencée par les nouvelles technologies, notamment les réseaux sociaux.

concurrence féroce, une nécessité de s'adapter à une logique de différenciation) est de devenir improductif ou de proposer un contenu qui n'est féministe qu'en apparence.

La présence du féminisme se manifeste en librairie sous divers aspects : à travers la prescription, la mise en place, la médiation culturelle mais également à la suite d'évènements sociétaux majeurs comme le mouvement #metoo qui impulse de grands changements dans l'offre éditoriale. Les rayons ou sous-rayons féministes varient d'une librairie à l'autre aussi bien dans leur agencement que dans leur contenu et leur rendement comme nous allons le voir avec les librairies Millepages, le Comptoir des Mots et le Divan.

III- Etudes de cas : trois rayons féministes

a) Le rayon féminisme à Millepages

La librairie Millepages est située à Vincennes, à l'Est de Paris. Ouverte en 1980 par Francis Geffard, elle se scinde en 1995 en deux lieux distincts : la librairie généraliste et la librairie BD/Jeunesse. Elle a connu des déménagements, des agrandissements, et se trouve désormais aux 91 et 174 rue de Fontenay. La librairie généraliste compte une vingtaine d'employé-es tandis que la librairie BD/Jeunesse en compte une dizaine. Depuis septembre 2019, j'y effectue ma formation à raison de trois jours par semaine en moyenne entre septembre 2019 et avril 2020 puis 35h en entreprise uniquement. Mes missions sont multiples : je m'occupe du suivi des commandes clients et des retours chez les petits éditeurs ainsi que du suivi des commandes magasin chez les grosses maisons d'édition. J'aide à l'organisation de rayons, assiste à des rendez-vous avec les représentants. Je fais également du conseil aux client-es, de la caisse et de l'animation de rencontres. En mars, je commençais à m'occuper du rayon parascolaire avec un collègue avant que l'épidémie du coronavirus ne nous oblige à provisoirement fermer le magasin. Depuis la réouverture, je m'occupe également du rayon Sciences Humaines et plus particulièrement de la philosophie et de la sociologie.

Amel Zaidi, 32 ans, est libraire à Millepages depuis 2013. Elle s'occupe du rayon Sciences Humaines, plus particulièrement des rayons Sociologie et Philosophie. Elle est également en charge des rayons Sciences, Esotérisme, et des livres de la collection La Pléiade. Nous nous sommes entretenues de nombreuses fois sur le sujet du rayon féministe de la librairie, indiqué par la signalétique « Les Femmes ». Une telle signalétique se justifie par la présence d'ouvrages historiques non-militants sur les femmes en plus des essais féministes. Il s'agissait donc de ne pas restreindre le champ à celui du féminisme seulement pour pouvoir accueillir un plus large choix d'ouvrages. À l'origine, les quelques ouvrages qui traitaient de la question des femmes se trouvaient dans le rayon Histoire qui comprenait essentiellement des titres de Michelle Perrot comme *l'Histoire des femmes en Occident*⁴³. La création de cette signalétique, installée en 2013 comme sous-rayon de la bibliothèque de sociologie, a été impulsée par Amel avec le soutien de ses collègues Rosalie Abirached et Brindha Seethanen. Rosalie, qui a à son tour ouvert en janvier 2020 sa librairie à Bagnole, était une grande lectrice d'essais féministes et se considérait comme une femme engagée dans la lutte féministe. Elle met aujourd'hui en avant cette problématique dans sa librairie De Beaux Lendemain à travers notamment un club de lecture féministe, une rencontre sur le thème de l'écoféminisme (le 17 mars 2020 avec Myriam Bahaffou) ou sur la place des femmes dans le cinéma et le *male gaze* (le 29 mars avec Iris Brey et Laure Murat). Ces deux rencontres ont malheureusement dû être décalées ou annulées à cause de l'épidémie. Brindha Seethanen, quant à elle, avait par le passé encouragé l'achat d'ouvrages féministes par la librairie par conviction personnelle.

Amel Zaidi estime qu'elle s'intéressait à l'époque assez peu à la question du féminisme. Malgré cela, elle a décidé de créer ce rayon en ayant le sentiment qu'il y avait une demande mais également dans l'optique de développer son intérêt personnel pour le sujet. « Le succès du rayon a été immédiat » explique Amel Zaidi. « Il y avait une forte demande des lectrices, ce qui a motivé d'autant plus mon projet ». Quand elle m'en parle elle tient à souligner qu'il s'agissait essentiellement d'une demande de la part de la clientèle féminine, toutes générations confondues, avec cependant une majorité de femmes trentenaires. Ce qui la surprend c'est le jeune âge de certaines clientes : elle ne s'attendait pas à voir que des adolescentes ou de jeunes adultes puissent demander s'il existe un rayon féministe ou des conseils de lecture sur le sujet. Le rayon, qui comportait entre 15

⁴³ Plon, 1990-1991 (5 vol.)

et 20 titres initialement, a été développé dans le but de satisfaire les attentes de ces lectrices pour atteindre environ 150 titres en 2020.

Par la suite, c'est un cercle vertueux qui s'enchaîne : plus Amel lit d'essais et romans féministes, plus elle se politise et plus elle développe le rayon. À ses côtés, Louise Aldeano, une ancienne apprentie qui a ensuite obtenu un contrat en CDD, partage avec elle ses opinions sur la question. Il arrive qu'elles prennent des décisions ensemble sur un titre, qu'il s'agisse du nombre d'exemplaires à prendre à l'office ou d'une rencontre à préparer. Amel Zaidi a animé avec un autre libraire de Millepages, Morgan Cariou, une rencontre avec l'historienne féministe Geneviève Fraisse le 14 novembre 2019 à l'occasion de la sortie de son livre *La Suite de l'Histoire, actrices, créatrices*⁴⁴. Morgan est en charge des rayons Beaux-arts, Religions et Anthropologie mais il a également créé le sous-rayon « Genre et LGBT » qui se situe aujourd'hui juste en-dessous du rayon féministe.

La librairie Millepages a connu un agrandissement très conséquent en 2017, doublant quasiment sa surface totale. Avant ces travaux, le rayon féministe était à l'étage près des escaliers. Avec l'agrandissement, beaucoup de rayons du magasin ont été déplacés, remodelés, repensés. Ce fut le cas du sous-rayon « Les Femmes », déplacé dans la salle voisine et agrandi à la demande d'Amel. Le rayon comprend en janvier 2020 142 références et 7 livres mis en pile sur table.

Selon la libraire, si le rayon féministe a toujours bien fonctionné, une différence s'est fait ressentir lors de plusieurs événements sociétaux et éditoriaux. Tout d'abord un premier gros succès en librairie en 2016, *Culottées* de Pénélope Bagieu, qui signerait un premier tournant dans le féminisme en librairie. Si déjà la librairie Bande-Dessinée/Jeunesse et la librairie générale étaient séparées en deux lieux distincts, Amel parle de « phénomène » qui pourrait expliquer le début d'un intérêt pour la cause féministe, notamment chez les plus jeunes, et ce même dans la librairie généraliste. Ensuite arrivent le mouvement #metoo et #balancetonporc fin 2017. La libération massive de la parole des femmes face aux violences sexuelles dont elles ont été victimes a eu une résonance sur la fréquentation de la librairie. De plus en plus de jeunes femmes y venaient et s'intéressaient à la cause féministe. Ce phénomène n'est pas surprenant et est

⁴⁴ Seuil, 2019

analysé par Viviane Albenga et Johanna Dagorn dans un article pour la revue *Mouvements* de l'automne 2019⁴⁵. Elles expliquent :

Principalement en raison de leur âge et de leur style de vie (sorties diurnes et nocturnes), les étudiantes sont particulièrement touchées et concernées par les violences dans l'espace public et le harcèlement [...] les réseaux sociaux ont ainsi été un support de diffusion massive des bandes dessinées de l'artiste Emma autour des concepts féministes de « charge mentale » des femmes et de « culture du viol ».

Il semble alors tout à fait logique que les mouvements féministes #metoo et #balancetonporc aient fait écho chez ces jeunes femmes, particulièrement touchées par les violences sexistes, et que cette mobilisation se traduise à travers la diffusion de textes féministes ainsi que par une fréquentation des librairies en tant que lieux de savoir et de partage de ce savoir. Enfin le dernier phénomène en date qui a pu marquer le rayon féministe de la librairie ainsi que sa fréquentation est *Sorcières* de Mona Chollet. Millepages n'a pas fait exception puisque le livre, sorti en septembre 2018, s'est très bien vendu. Accompagné d'une notule de Morgan Cariou, il s'est vendu à 213 exemplaires en 2018 et 325 en 2019. C'est la plus grosse vente de tout le rayon Sociologie en 2019. Ce que remarque plus particulièrement Amel Zaidi est que ce livre a connu un public extrêmement varié : adolescent·es, jeunes adultes, adultes mais également femmes plus âgées, tous·tes étaient intéressé·es ou souhaitaient l'offrir. La librairie avait reçu l'autrice et journaliste en 2015 à l'occasion de la sortie de son livre précédent, *Chez Soi*, et avait à cœur de mettre en avant son dernier ouvrage.

Sur l'année 2019 *Sorcières* a été la meilleure vente du rayon Sociologie. En deuxième meilleure vente, l'on retrouve l'édition poche de *Retour à Reims* de Didier Eribon⁴⁶, classé dans le sous-rayon « Genre et LGBT » et qui totalise un nombre de ventes moins conséquent avec 69 exemplaires en 2019. En troisième place, *Le temps des passions tristes*⁴⁷ de François Dubet cumule 60 ventes en 2019. *Sorcières* domine largement ces ventes en se vendant 4 fois plus que les deux livres du classement. Le rayon Sociologie connaît une rotation de 3,24% en 2019 et a vu son chiffre d'affaires augmenter de plus d'un tiers (34,12%) entre 2018 et 2019 en passant de 40 278,78€ en 2018 à 54 022,32€

⁴⁵ ALBENGA Viviane, DAGORN Johanna, « Après #MeToo : Réappropriation de la sororité et résistances pratiques d'étudiantes françaises », *Mouvements*, vol. 99, no. 3, 2019, pp. 75-84.

⁴⁶ Flammarion, 2018.

⁴⁷ Seuil, 2019.

en 2019. Cette forte augmentation est à mettre entre autres sur le compte des ventes du dernier Mona Chollet mais il est également lié à une augmentation globale des achats (+27,64% entre 2018 et 2019). Sur les vingt meilleures ventes en 2019 du rayon Sociologie la moitié sont des ouvrages féministes.

Pour Amel Zaidi le rayon féministe a connu un parcours à peu près semblable à celui de l'environnement – situé juste à côté de la sociologie mais sans y être inclus à Millepages, contrairement à ce que font beaucoup de librairies – à savoir une sorte de léger mépris de la part de l'édition, jusqu'à la prise de conscience générale d'une urgence, d'une problématique importante, voire vitale. Néanmoins elle constate à regret certaines dérives quand, à l'occasion, elle voit passer dans les catalogues d'éditeurs beaucoup de livres étiquetés « féministes » mais qui, selon elle, n'en sont pas. « C'est rose, *girly*, et ça brasse du vide ».

L'initiative de créer, développer, agencer le sous-rayon « Les Femmes » est donc une initiative des femmes de la librairie Millepages. Encouragées par leurs collègues et supérieurs, elles n'ont à aucun moment eu des difficultés à monter le projet jusqu'au bout.



Ci-dessus, la table correspondant à la signalétique « Les Femmes » chez Millepages en février 2020. On retrouve en piles des nouveautés mais également des *best-sellers* comme *Sorcières* ou *Caliban et la Sorcière* de Silvia Federici. En-dessous, une des nombreuses réserves du livre de Victoire Tuailleon *Les Couilles sur la Table* (Binge Audio, 2020) en prévision de la rencontre quelques jours après.

Plusieurs thématiques sont abordées : la sexualité des femmes (*Jouir*, Zones, 2019), les violences sexuelles (*Pardon*, Denoël, 2020), le non-désir de maternité (*Lâchez-nous l'utérus*, Hachette, 2020), l'homoparentalité (*Homoparentalités*, François Bourin, 2020), les figures marginalisées de la féminité (*Sorcières*), le passage du féodalisme au capitalisme d'un point de vue féministe (*Caliban et la Sorcière*), les masculinités (*Les couilles sur la table*). On constate la volonté de la part d'Amel Zaidi de mettre en avant une pluralité de sujets qui touchent aux femmes, au genre et au patriarcat à travers des nouveautés, des rééditions ou des ouvrages qui pourraient figurer en fonds mais qu'elle a décidé d'installer en piles.

Les maisons d'édition représentées chez Millepages sont de tailles variées. On retrouve de petits éditeurs (François Bourin, Textuel, Lux) comme de grandes maisons (Seuil, Hachette, Calmann-Levy, Flammarion...).



En rayon les livres de fonds sont rangés par thématique d'abord et ensuite par ordre alphabétique. Il s'étend sur cinq étagères dont une entièrement en *facing* comprenant cinq références ainsi qu'une avec des livres en piles et en *facing*. Le classement commence par des ouvrages généraux sur le féminisme. On retrouve en *facing* des livres qui sont pour la grande majorité des nouveautés à l'exception de *Beauté Fatale* de Mona Chollet (Zones, 2012). On retrouve les thèmes du consentement (*Les faire taire*, Calmann-Levy, 2019 ou *Quand je dis oui...*, Seuil, 2019) du plaisir féminin (*Politique du clitoris*, Textuel, 2019) et du patriarcat (*Pourquoi le patriarcat ?*, Flammarion, 2019, *Beauté Fatale*).



En-dessous, les plus petits formats trouvent leur place sur l'étagère, et avec eux souvent les petits prix : Folio à deux euros, Librio, ou des formats poche comme le *Hunger* de Roxane Gay (Points, 2020).

Ici, essentiellement des « classiques » de la littérature féministe. « Classique » est à comprendre ici comme l'entend Alain Viala dans son livre *Qu'est-ce qu'un classique ?*⁴⁸ :

L'accès au statut de classique constitue la forme suprême de consécration littéraire. Le procès qui y aboutit peut être décrit en quatre phases : légitimation, émergence, consécration, perpétuation. La légitimation suppose à la fois une audience suffisante, un certain succès donc, et la reconnaissance par les pairs, par les instances autorisées du champ. L'émergence correspond au moment où l'écrivain se détache parmi un ensemble d'auteurs légitimés, se distingue, accède à une légitimation supérieure. La consécration advient quand il y a accès aux marques les plus hautes de distinction. La phase de perpétuation est, pour qu'on puisse parler de classique, des plus décisives évidemment :

⁴⁸ VIALA Alain, « Qu'est-ce qu'un classique ? » dossier de *Littératures classiques* n° 19, automne 1993, p. 25.

elle suppose l'entrée dans des espaces qui assurent une diffusion de notoriété à long terme (nous avons retenu comme indicateurs à cet égard l'entrée dans les programmes scolaires et, le cas échéant, dans le répertoire théâtral, mais aussi, dans les dictionnaires de l'usage courant et, car l'indice n'en est pas neutre, dans le répertoire des noms de rues de Paris) : elle est, si l'on veut, l'entrée au patrimoine reconnu.

Les livres féministes « classiques » sont donc des livres à succès légitimés par les grandes instances autorisées du champ tels que les critiques ou les jurys de prix littéraires.



Enfin, sur le reste de l'étagère et avant l'étage consacré aux questions de Genre se trouvent les livres de fonds rangés à l'exception d'une nouveauté qui se vend bien : *Le pouvoir de la colère des femmes* de Soraya Chemaly (Albin Michel, 2019).

b) Le rayon féminisme au Comptoir des Mots

La librairie Le Comptoir des Mots est située au 239 rue des Pyrénées dans le XX^e arrondissement de Paris. Elle a été fondée en 2005 par Renny Aupetit qui a ensuite participé à la création du réseau des librairies parisiennes Librest. C'est une librairie généraliste de niveau 2 qui compte 9 employé·es et des apprenti·es. Sa surface de vente est de 110m² et son chiffre d'affaire est d'environ 1 500 000€ en 2019. La librairie est située sur la rue des Pyrénées à proximité de la place Gambetta. La clientèle y est variée et fidèle avec de nombreuses familles et aussi des étudiant·es, des personnes âgées et des client·es de passage. La zone de chalandise se définit par la place Gambetta toute proche et ses commerces environnants.

Marie Morel est une des libraires du Comptoir des Mots. Libraire depuis 2011, elle a d'abord été embauchée au Comptoir des Mots en 2015 après avoir travaillé dans une autre librairie généraliste à Caen. Elle a été recrutée par la librairie parisienne pour reprendre le rayon de littérature française. Lors d'un entretien que nous avons mené en novembre 2019, elle se décrit comme féministe depuis l'âge de 8 ans, quand on l'a « catégorisée ».

Avant l'arrivée de Marie, il existait bien un rayon qui traitait de la question des femmes et qui s'appelait « Questions de genre ». Avec une apprentie à l'époque elles ont pris l'initiative de modifier le rayon et de l'agrandir avec l'accord de leurs supérieurs. L'apprentie est partie et Marie a repris le rayon toute seule. « C'est vraiment mon intérêt personnel qui a généré ça. Mon collègue en charge des Sciences Humaines a vu [ce qu'elle faisait du rayon] et m'a proposé de reprendre le rayon avec lui ». Le rayon Questions de genre était petit : une seule colonne contre l'un des murs du magasin. « C'était plus que pour beaucoup d'autres librairies, j'étais déjà contente qu'il existe » souligne Marie. Le fonds était composé essentiellement de sociologie et de philosophie, d'ouvrages comme ceux de Judith Butler. Il s'agissait plus de textes universitaires et réflexifs que de témoignages. Marie parle d'un rayon qui n'incarnait « qu'un » féminisme contrairement à aujourd'hui. On y retrouve désormais des témoignages, des livres sur le rapport au corps, à la masculinité, à l'histoire... Elle essaie de proposer différentes visions du féminisme – sur la page de la librairie, on retrouve même sous son nom « Littérature française, féminismes ». À force de commander de plus en plus de livres pour le rayon les gérants ont proposé à Marie de le décaler et de lui accorder un espace plus grand.

Marie Morel ne se considère pas comme une militante mais estime qu'elle lisait déjà beaucoup d'ouvrages écrits par des femmes et qu'elle avait déjà une réflexion qui s'est de plus en plus développée depuis son arrivée au Comptoir des Mots. Son envie d'inviter des autrices féministes a toujours été forte, comme nous l'avons évoqué plus haut.

Avec l'aide de l'apprentie de l'époque, Pauline Magne, elles ont lancé les invitations. Pénélope Bagieu a répondu positivement pour le lancement des *Culottées 2* en janvier 2017. Diglee, l'autrice et dessinatrice féministe, a également donné son accord mais a décalé la date pour qu'elle corresponde avec la sortie du livre qu'elle publiait avec Ovidie, *Libres* (Delcourt, 2017). La librairie a reçu Diglee en octobre 2017, au moment où le mouvement #metoo se lançait. Le succès est immédiat, la librairie est remplie, il y a du monde jusque devant la porte d'entrée. Diglee et Ovidie ont derrière elles une grande communauté de fans féministes, elles sont toutes deux très actives sur les réseaux sociaux mais n'avaient rien publié depuis quelques temps. Il y a également eu une grande campagne de communication pour cet événement. Selon Marie Morel, le fait que #metoo ait été le sujet d'actualité à ce moment-là a aussi joué sur la fréquentation de la librairie et la venue du public ce soir, mais là elle estime que l'impact s'est surtout fait ressentir pour les rencontres suivantes. Quant à Mona Chollet, qui avait également accepté de faire la rencontre, sa venue a également été décalée, le temps de finir *Sorcières*. Leur patience a été très récompensée puisque la rencontre entre Chollet et Rebecca Amsellem en octobre 2018 fût également un immense succès.

La librairie souligne également le fait qu'à l'époque, rares étaient les événements féministes gratuits le soir en librairie. « À part Violette and Co et la Librairie des femmes, il n'y avait pas tant de rencontres ». Ainsi, en 2017, le féminisme n'était pas un sujet réellement abordé au cours de débats, de rencontres, de signatures en librairie généraliste. Marie Morel a fait partie des premières libraires à accorder une place importante et une considération au sujet du féminisme.

Une autre apprentie de la librairie, Mathilde Rioni, a écrit un mémoire sur la création de ce rayon féministe dans lequel elle constate une progression des Sciences humaines dans la plupart des librairies mais remarque que la croissance que l'on peut observer au Comptoir des Mots est supérieure aux chiffres nationaux⁴⁹. Son témoignage est

⁴⁹ RIONI Mathilde, *Création d'un rayon « Féminismes »*, Mém. de BP : Paris-Créteil-Versailles : 2017.

intéressant car elle retrace les différentes étapes de la création de ce rayon, tâche à laquelle elle s'est dévouée aux côtés de Marie Morel. Motivée par ses collègues et convaincue que ce rayon pourrait intéresser les clients et clientes, elle a reventilé les livres du rayon Genres en sociologie, philosophie et en a gardé quelques-uns pour le nouveau rayon féministe selon leur pertinence. D'autres ouvrages présents en sociologie et philosophie ont quant à eux été rassemblés dans le rayon Féminismes comme *Le Deuxième Sexe* de Beauvoir ou *King Kong Théorie* de Virginie Despentes.

Mathilde s'est ensuite documentée, a fait beaucoup de recherches sur le féminisme et a par la suite décidé de parler de féminismes au pluriel avec l'idée d'aborder des questions d'intersectionnalité (race, orientation sexuelle...). En parcourant les catalogues d'éditeurs de Sciences humaines, elle a décidé de commander l'intégralité des ouvrages de la maison d'édition Cambourakis, séduite par la diversité des sujets abordés. Elle a ensuite commandé des ouvrages à La Découverte, Folio, Anamosa, Amsterdam, Les Petits Matins et Les Arènes. Le rayon contenait alors autant de grands formats que de livres en format poche.

Elle a également créé des vitrines thématiques, notamment en mai 2017, en proposant 21 titres sous différents formats et abordant une grande variété de thématiques en devanture de magasins. Elle a également posté des notules sur le site de Librest et sur la page Facebook du Comptoir des Mots, visibles par tout un chacun. Elle a également décidé d'exposer quelques livres au niveau des caisses, notamment des Folio à deux euros, le plus souvent quand l'actualité s'y prête. Le chiffre d'affaires hors taxes du rayon est ainsi passé de 110,27€ en septembre 2016 avec 34 livres vendus à 688,33€ en avril 2017 avec 75 exemplaires vendus. Ces chiffres ne sont pas exhaustifs car ils ne prennent pas en compte les livres non-ventilés en Féminismes mais néanmoins présents sur les étagères tels que les bandes dessinées, les romans ou les essais rangés à différents endroits de la librairie mais classés informatiquement dans une seule référence.

Au moment de la reprise du rayon Féminismes par Marie Morel et les apprenties l'offre éditoriale était encore assez universitaire selon Marie malgré la présence, déjà, de maisons d'éditions comme La Découverte et Cambourakis avec sa collection Sorcières. Créée en janvier 2015, cette collection s'attache à publier des textes féministes et militants écrits pour la grande majorité dans les années 1970 et 1980 et traduits récemment, comme ceux de Bell Hooks ou Starhawk. Comment explique-t-elle une telle carence dans

l'offre éditoriale féministe ? Elle met ça sur le compte d'un « relâchement » dans les années 1990 qui suit le mouvement féministe des années 1970 dans lequel des femmes ont grandi, ont fondé une famille et fait carrière. « On pouvait avoir une famille et travailler, et les féministes ont relâché leur garde. On se disait que c'était acquis. [...] En termes d'édition, c'est juste le reflet de ce qui se passe », explique-t-elle. Le féminisme n'était plus un sujet d'actualité, donc plus un sujet éditorial. Elle souligne aussi l'omniprésence des hommes à la tête des maisons d'édition, des jurys pour les prix, des différences femmes/hommes au niveau des ventes de livres et de leur prix de vente.

Le rayon Féminismes du Comptoir des Mots occupe une bibliothèque entière composée en février 2020 de 336 volumes (pour environ 200 références) avec huit étages dans lesquels on retrouve des livres de fonds rangés, d'autres mis en *facing* et d'autres encore sur pile, comme nous pouvons le voir sur ces photos :



Photo datant du 3 novembre 2019. Ici les cinq premières étagères du rayon. On observe un grand interclassement entre les livres du fonds, rangés, tandis que les nouveautés sont mises sur piles ou en *facing* à différents endroits de la bibliothèque.



Sous la table on retrouve essentiellement des livres de fonds rangés et enfin des grands formats en piles qui comportent des nouveautés et des ouvrages plus anciens comme le Deuxième Sexe de Beauvoir chez Folio.



Les piles disposées sur l'étagère comprennent en grande majorité des grands formats et des nouveautés. Il est intéressant d'observer les maisons d'édition présentes. On retrouve effectivement un plus grand nombre de petits éditeurs : la collection Zones de La Découverte, la récente collection Les Feux chez l'Olivier, Cambourakis, les éditions Lux, les éditions du remue-ménage, La fabrique, Tana...

Quelques plus grands éditeurs sont représentés mais en sous-nombre : Seuil, Flammarion, Robert Laffont, Albin Michel. Cependant Marie Morel constate elle aussi aujourd'hui une évolution de l'offre éditoriale et la variété de celle-ci, même chez les grands éditeurs. Elle reste plus optimiste qu'Amel Zaidi face à la prolifération des titres et aux effets de clones. Par exemple, *Culottées* de Pénélope Bagieu a ouvert la voie à de nombreux albums construits sur le même principe : des portraits de femmes oubliées de l'histoire et aux destins extraordinaires. Si Marie regrette leur absence avant Bagieu, elle se félicite d'un tel phénomène car elle estime que c'est toujours un livre de plus qui parle des femmes et qui a de la visibilité pour les enfants. Elle ajoute : « Si on admet que ça peut avoir un succès ça veut dire que ça rapporte de l'argent à la maison d'édition qui en fera, etc. » Elle rejoint Amel Zaidi sur l'aspect potentiellement contre-productif de la chose : des

textes creux, voire carrément antiféministes en substance. Mais c'est un risque qu'elle accepte de constater car « au pire on aura juste renversé la tendance » et c'est toujours une place de plus réservée aux femmes et au féminisme.

De #metoo ou *Sorcières*, quel évènement aurait fait se réveiller le monde de l'édition en légitimant le sujet du féminisme ? Selon Marie #metoo a « lancé la machine » mais *Sorcières* a su amplifier le phénomène. Elle estime que ça a démocratisé l'idée de « féminin sacré » et que ça a permis la publication de livres qui sans cela n'auraient jamais vu le jour, ou seulement dans des librairies et maisons d'édition spécialisées. La position socio-professionnelle de Mona Chollet a également joué : en tant que journaliste au *Monde Diplomatique* et essayiste, Mona Chollet incarne aussi une position entre la sociologue et la figure universitaire, ce qui intensifie sa légitimité en tant qu'autrice.

c) Le rayon féminisme au Divan

La librairie Le Divan est située au 203 rue de la Convention dans le XV^e arrondissement de Paris. Créée par Henri Martineau, un spécialiste et éditeur de Stendhal, elle voit le jour en 1921 dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Elle se rattache aux éditions Gallimard en 1957 avant de déménager en 1996 dans le XV^e arrondissement. La librairie est scindée en deux espaces : la Générale, qui fait 440m², et la Jeunesse (Le Divan Perché) qui se trouve en face dans la rue. En 2018 son chiffre d'affaires était de 5 360 400€.

Le rayon consacré à la thématique du féminisme s'attache également à parler des identités de genre ; aussi sa signalétique est-elle « Genre » et suit la catégorie « Identité/Diversité » qui, elle, se concentre sur les questions de race, d'immigration, d'ethnicité, de colonialisme. Il précède le rayon « Travail ».

Mes recherches ayant été affectées par l'épidémie du coronavirus, je n'ai pu obtenir toutes les informations nécessaires à leur bon aboutissement. Le Divan, comme toutes les autres librairies et lieux considérés comme non-indispensables, a dû fermer ses portes pour des raisons sanitaires dès le 15 mars 2020. Les équipes étant par conséquent momentanément indisponibles, je n'ai pas eu accès aux informations telles que la rotation du rayon, le chiffre d'affaires ou la date et le contexte de création du rayon.



Le rayon Genre, inscrit dans celui plus large de Sociologie, s'étend sur presque 3 étages. Dans cette bibliothèque, pas de livre en *facing*. Il contient 83 titres à la date du 11 mars 2020. Les maisons d'édition représentées sont ici nombreuses et on en retrouve de tailles variées : Philippe Rey, les Éditions de la Goutte d'Or, La Musardine, Interéditions, Odile Jacob, Hachette (Le livre de poche), Éditions du Portrait, puf, Éditions du Cerf, Armand Colin, entremonde, La Découverte, CNRS, Albin Michel, Nouriturfu, Cambourakis,

Rhizome, Amsterdam, Éditions de Paris, Syllepse, l'Observatoire, Lux, Gallimard (Folio), Points, Seuil, Les presses Sciences Po, PUG, Textuel, Pocket, Actes Sud (Babel), Pygmalion, Flammarion (Champs), Trédaniel, Hors d'Atteinte, Éditions du remue-ménage, François Bourin, Libro, Lapin, Le Passeur, Crise et Critique, NRF, Raisons d'Agir, La contre-allée.



Ci-dessus la suite du rayon Genre.



Sous la table, quelques ouvrages encore, cette fois-ci plus éparse et mélangés. On trouve des livres qui traitent de la question du féminisme et de la religion : *Féministe et chrétienne*, Lucetta Scaraffia (Bayard, 2020), *Féminismes islamiques*, Zahra Ali (La Fabrique, 2020), *Un féminisme musulman, pourquoi pas ?*, Malika Hamidi (L'Aube, 2020). Sont également installés des livres sur la PMA, sur le harcèlement en ligne, sur l'invisibilisation des femmes, sur la masculinité.

d) Comparaison des rayons féministes de Millepages, du Comptoir des Mots et du Divan

Ces trois librairies ont été choisies selon plusieurs critères. D'abord, leurs positions géographiques diverses : une en proche banlieue, une dans l'Est parisien et la troisième dans l'Ouest. Millepages était un terrain d'enquête idéal, sachant que c'est la librairie dans laquelle j'effectue mon alternance depuis septembre 2019. Le Comptoir des Mots se

trouvant à proximité de chez moi, la librairie constituait également un terrain pertinent à étudier, étant reconnue comme l'un des pôles de l'essor du rayon féminisme. Il m'a aussi semblé judicieux de sélectionner une librairie de l'Ouest parisien représentative de son quartier pour comparer ; j'ai fait le choix du Divan, une librairie Gallimard réputée et très fréquentée. C'était également le cas des deux autres librairies : Millepages et Le Comptoir des Mots sont des librairies qui bénéficient d'une certaine réputation et sont ainsi très prisées par les habitant·es du quartier, les touristes ou les riverain·es des mêmes zones géographiques (Millepages est fréquentée par des habitant·es de Montreuil, Le Comptoir des Mots par une large population résidant dans le XX^e arrondissement et dans les arrondissements ou proche banlieue alentours). Ces trois librairies se rejoignent sur certaines caractéristiques : de grande taille, très ancrées dans leur quartier, très fréquentées. En bref, des librairies actrices du développement économique et culturel local. Ces trois critères étaient nécessaires pour récolter des données larges sans prendre le risque de me concentrer sur une librairie à la clientèle trop marquée, trop particulière et aux choix de lecture ne reflétant pas ceux d'une population hétéroclite. Les critères de comparaison de ces trois librairies s'attachent à être transversaux et non pas marqués par des caractéristiques propres aux librairies en elles-mêmes. Ils sont les suivants :

Nombre de titres

Le nombre de livres féministes total n'est pas proportionnel à la taille de la librairie. Ainsi Le Divan compte 115 références en rayon et sur piles en mars 2020. En janvier 2020 Millepages a 149 titres présents en rayon et sur table tandis que Le Comptoir des Mots compte en février 2020 un total de 336 volumes, ce qui correspond à environ 200 références. Cela s'explique par la place accordée en magasin au rayon féministe qui comprend toute une bibliothèque au Comptoir des Mots ainsi que plusieurs étages disponibles pour une mise à plat sur piles. Le Divan ne consacre qu'environ 3 étages plus 3 espaces d'une cinquantaine de centimètres offrant la possibilité d'une mise en pile. Millepages, quant à elle, dispose les livres en fonds et en *facing* sur 5 étagères auxquelles s'ajoutent trois niveaux disponibles pour une mise à plat sur et sous table. Ces choix d'installation nous éclairent sur l'identité politique et engagée des libraires : une offre plus large attire plus vite les lecteurs et lectrices qui ainsi restent également plus longtemps dans le rayon pour l'observer et étudier les titres proposés. C'est aussi la

garantie d'être plus exhaustif, de proposer plus de discours et de points de vue sur une thématique qui fait s'entrecroiser des voix multiples.

Livres sur table, pilés, à plat

Ici également les chiffres varient. Millepages pile le moins de livres en lien avec le féminisme en rayon et sur table avec une quinzaine d'ouvrages. Vient ensuite le Divan qui en dispose 16 puis Le Comptoir des Mots qui en compte 27. Là-encore le nombre de références mises à plat ou en pile se joue à l'espace consacré au rayon. Mettre un livre à plat ou en piles consiste en sa mise en valeur, à la foi que le ou la libraire met en ce titre. Un titre mis à plat en pile implique une nouveauté au succès assuré, un ouvrage classique remis en avant ou bien une recommandation. C'est une valorisation de l'ouvrage : le ou la client-e prend tout d'abord connaissance de la couverture et du titre de manière immédiate. C'est un avantage économique et commercial pour le livre qui voit ses chances d'être vendu décuplées par cette mise en valeur. Le Comptoir des Mots, en proposant un nombre d'ouvrages plus conséquent, indique plusieurs choses : une large connaissance des titres proposés puisqu'une mise en avant nécessite une capacité à pouvoir recommander ces ouvrages, mais aussi un parti pris de légitimation de ce rayon ainsi mis en évidence aux yeux des client-es.

Placement dans le rayon et signalétique

On distingue deux approches dans ces trois librairies : l'attribution d'une bibliothèque entièrement dédiée au féminisme ou la mise en place d'un sous-rayon inscrit dans un rayon plus large. Le Comptoir des Mots, comme l'a expliqué Marie Morel, a décidé de finalement consacrer une bibliothèque entière à cette thématique. À Millepages « Les Femmes » est un sous-rayon qui s'inscrit dans un rayon plus large, « Sociologie ». Il précède le sous-rayon « Genre et LGBT » qui s'attache à parler des problématiques liées aux genres et aux orientations sexuelles. Le lien qui relie les deux thématiques est évident puisque les deux sujets tendent à analyser sous toutes ses formes des oppressions systémiques liées aux genres. Il est intéressant de noter l'absence du terme « Féminisme », auquel a été préférée l'appellation « Les Femmes ». L'explication est donnée par Amel Zaidi : c'est dû à la présence dans le rayon d'ouvrages historiques sur les

femmes qui ne sont pas particulièrement reconnus pour leur portée militante. Il s'agissait d'ouvrir le champ autour de la minorité sociale que sont les femmes et moins sur l'aspect militant du sujet. Au Divan, le rayon s'inscrit dans la bibliothèque « Sociologie » et précède le sous-rayon « Travail ». Il semble difficile *a priori* de distinguer la logique qui sous-tend un tel choix. N'ayant pas eu la possibilité de m'entretenir avec un·e libraire à ce sujet en raison du coronavirus, je laisse la question en suspens. Encore une fois le choix de la signalétique renseigne sur le degré d'engagement des libraires : une signalétique installée au haut d'une bibliothèque attire plus l'œil qu'une signalétique de sous-rayon installée dans les étagères et son placement indique la valeur que l'on accorde au rayon, son importance, sa légitimité.

Placement géographique dans le magasin

La position et l'agencement d'un rayon féministe ou du rayon dans lequel s'incruste le sous-rayon dans un magasin recoupe différents éléments spécifiques aux espaces de vente dont l'analyse permet d'éclairer la stratégie commerciale adoptée par l'établissement. Tout d'abord le placement dans le magasin : à Millepages le sous-rayon Les Femmes, qui s'inscrit dans le rayon Sociologie, est placé à l'étage dans la partie Sciences Humaines. Il est positionné près d'un poste informatique (signalé sur le mur comme un point « Informations ») auquel se trouve régulièrement un·e libraire. Il se trouve sur la droite d'un des deux escaliers du magasin contre un mur, ce qui en fait un des premiers points sur lequel se pose le regard du ou de la client·e en montant. Une grande partie de la librairie se situant à l'étage, la clientèle est souvent amenée à monter ces escaliers et passe ainsi régulièrement à proximité du rayon ; de même s'ielles ont besoin d'un renseignement, auquel cas il est possible de se diriger vers le poste situé à côté du rayon féministe.

Le sous-rayon « Les Femmes » est situé à une hauteur d'1m20 environ, donc facilement accessible et visible pour un·e adulte de taille moyenne. La table thématique qui correspond au rayon féministe est située juste devant le rayon. La pièce est éclairée par plusieurs fenêtres sur un mur et par un grand plafonnier très éclairant situé juste au-dessus du poste informatique. Le rayon n'est pas enclavé mais il forme un angle droit avec le rayon Environnement. Cet agencement n'est pas choisi au hasard ; il s'agit en effet de

mettre en lien des thématiques qui se recoupent sur plusieurs enjeux notamment sociaux et économiques. Ce sont également deux thématiques d'actualité et qui ne sont pas si distinctes l'une de l'autre. Nombreux sont les articles et livres qui établissent une corrélation entre réchauffement climatique et cause féministe⁵⁰, sans parler de l'écoféminisme, un mouvement né du croisement des deux luttes et qui pose un parallèle entre patriarcat et non-respect de la nature.

Au Comptoir des Mots le rayon se trouve dans la pièce située au bout du couloir séparant la littérature du reste du magasin, au fond sur la droite. Eclairé par des fenêtres situées juste en face ainsi que par des plafonniers, il est positionné de telle sorte que l'on doit passer devant si l'on veut accéder au fond de cette pièce. La caisse enregistreuse est située à l'entrée et n'est pas donc pas à proximité du rayon mais la présence d'un·e libraire non loin est malgré tout garantie. Leur réserve, dans laquelle se trouve aussi un poste d'ordinateur, est située à environ 2 mètres du rayon. La bibliothèque « Féminismes » n'est donc pas du tout enclavée mais plutôt située dans une continuité de rayons, juste à côté du rayon Écologie là aussi, et ce pour les mêmes raisons qu'à Millepages. L'écologie est située à gauche du rayon tandis qu'à droite se trouve le rayon consacré à la sociologie, à la politique, à l'actualité. Ce choix prend également tout son sens pour les mêmes raisons. Au Comptoir des Mots c'est toute une bibliothèque qui est consacrée à la thématique du féminisme ; le rayon est donc bien signalé mais les livres situés en hauteur sont plus difficilement accessibles.

Le sous-rayon « Genre » au Divan n'adopte pas les mêmes stratégies que dans les deux autres librairies à l'étude ici. En effet, le rayon Sociologie dans lequel il est placé se situe dans la pièce au fond du magasin (la première pièce étant consacrée à la littérature) et contre une colonne en béton qui cache un peu la bibliothèque. Depuis l'entrée une colonne porteuse du magasin (en béton elle aussi) cache une partie de l'espace Sciences Humaines. J'ai rencontré quelques difficultés à trouver ce rayon du fait de la présence d'une table à l'entrée de la pièce sur laquelle se trouvent des livres féministes. Mais cette table est située à environ 5 mètres du rayon, qui, lui, est placé contre un mur derrière une colonne. Ces différents éléments font du rayon un « point froid » du magasin : un endroit où les client·es

⁵⁰ BOUZZOUNI Nora, « Comment l'impératif écologique aliène les femmes », [En ligne], Slate, 22 août 2019. <http://www.slate.fr/story/180714/ecologie-feminisme-alienation-charge-morale>. (Consulté le 10 septembre 2019)

ne passent pas particulièrement par hasard ni par nécessité mais vers lequel elles se rendent après recherche et/ou indications par le personnel. Le rayon est éclairé par des plafonniers mais la présence de cette fameuse colonne empêche une partie de la lumière – naturelle notamment – de parvenir. Les deux caisses sont situées à une distance que j'évalue à une dizaine de mètres l'une de l'autre, l'une étant dans la première pièce, la seconde au fond du magasin. Le sous-rayon « Genre » se situe au niveau des jambes et non pas à hauteur des yeux, ce qui implique de bien se baisser pour observer tout le fonds. Il précède, comme nous l'avons vu, le rayon « Travail », ce qui semble difficile à première vue à justifier logiquement à première vue.

À travers ces différentes caractéristiques de mise en place et d'agencement des rayons et sous-rayons, nous pouvons comprendre quelle place la librairie accorde à la thématique du féminisme : un rayon mis en avant, éclairé et proche d'un membre de la librairie pour Millepages et le Comptoir des Mots, plus en retrait pour le Divan. Ces choix ne sont pas nécessairement justifiés par un manque d'estime pour la lutte féministe, par exemple de la part du Divan, mais peut-être par un sentiment global de manque d'intérêt pour ce sujet de la part de la clientèle pour ce sujet.

Notules

Les trois librairies se rejoignent sur ce point : les notules se font rares sur les livres féministes proposés en magasin. Seuls Le Comptoir des Mots et Millepages disposent des coups de cœur. Le premier sur le roman graphique *Cher Corps* de Léa Bordier (Delcourt, 2019) et le second sur *Caliban et la Sorcière* de Silvia Federici. Le Divan n'a pas laissé de « petit mot » sur les livres mis sur table ni n'en a inséré dans un livre mis en rayon. J'ai pu remarquer plus globalement une absence de notules sur les livres de sociologie ou sur ceux qui avaient un lien avec le monde des idées dans ces librairies. On peut imaginer que ce non-engagement, qui pourrait s'apparenter peut-être parfois à une forme d'auto-censure, accompagne une idée selon laquelle il est difficile de poser un coup de cœur sur un ouvrage qui a trait à des sujets de l'ordre du social, de l'intime, ou de la critique. Il est compliqué pour certain-es libraires d'afficher de la sorte un engagement ou un militantisme. Faire une pile d'un certain titre peut se justifier par des raisons éditoriales envers un ouvrage attendu, un succès assuré, une forte présence médiatique de

l'auteur·rice, tandis qu'une notule inscrit directement le ou la libraire dans un cadre subjectif de choix et d'affinité. On recommande rarement un essai sociologique pour ses qualités littéraires, son style, l'imaginaire qu'il crée, mais bel et bien pour ce qui est dit, dénoncé, critiqué, mis en perspective. Cela touche non plus à la sensibilité littéraire mais plutôt à la sensibilité politique du ou de la libraire, ce qui peut provoquer certaines réticences.

Rotation

La comparaison ici ne pourra se faire qu'entre le Comptoir des Mots et Millepages, les données du Divan ne m'ayant pas été communiquées en pleine période de fermeture des librairies à cause du coronavirus. Le rayon Féminismes du Comptoir des Mots a une rotation de 11 en février 2019, c'est-à-dire qu'un ouvrage dans ce rayon se vend en moyenne 11 fois dans l'année. Ce chiffre démontre un véritable savoir-faire de la libraire en charge du rayon. En 2016 sa rotation était de 3,28 seulement ; entre temps le rayon ainsi que le fonds ont été très développés. C'est un travail d'orfèvre qui a nécessité une forte mobilisation et un grand investissement de la part de Marie Morel. Les rôles politique et culturel de la libraire se conjuguent à travers ce genre de démarches.

À Millepages, les chiffres que j'ai pu obtenir concernent l'ensemble du rayon Sociologie et non pas seulement la section féministe, celle-ci n'ayant pas une codification propre dans MediaLog, le logiciel de la librairie. La rotation du rayon Sociologie est de 3,24, ce qui est à peu près la moyenne à Millepages où les rotations à plus de 4 sont rares, sauf dans les actualités. Comment expliquer une telle différence de rotation dans ces deux librairies ? Premièrement, la rotation du Comptoir des Mots indique de fait qu'ils vendent beaucoup et très régulièrement. Ensuite, Millepages a une trésorerie qui lui permet d'avoir une rotation plus faible sans que ça ne mette le rayon en danger. Une rotation élevée (à partir de 4) implique d'avoir essentiellement des livres qui se vendent beaucoup et de multiples références mises en pile et en *facing*. Millepages a décidé d'adopter une autre stratégie : on retrouve dans le fonds de Sociologie et dans le sous-rayon Les Femmes des titres plus exigeants qui se vendent moins ou moins souvent, comme l'intégrale de Pierre Bourdieu en grand format aux éditions de Minuit. Le chiffre d'affaires du rayon Sociologie à Millepages a augmenté d'un tiers entre 2019 et 2018, s'élevant ainsi à

54 022,32€. Le chiffre d'affaires du rayon Féminismes au Comptoir des Mots ne m'a pas été communiqué mais on peut l'estimer à 30 000€ minimum, à raison de 11 rotations sur 200 titres à environ 15€.

Conclusion

Ce mémoire avait pour ambition d'analyser comment la librairie visibilisait le mouvement féministe dans un contexte de médiatisation du mouvement. Pour cela, il a fallu dans un premier temps contextualiser les rapports entre librairie et féminisme et les inscrire dans une temporalité. Le mouvement féministe et ses militantes des années 1970 a créé des librairies, proposé une offre éditoriale militante, se mobiliser, ouvert des espaces sociaux symboliques et intellectuels pour y inscrire leur lutte. Très minoritaires, les librairies féministes ne durent pas toujours dans le temps et rencontrent souvent des difficultés économiques, le tout dans un contexte de forte domination masculine dans le monde de l'édition. Avec l'institutionnalisation de sa prise en charge, le féminisme est ensuite perçu comme un non-sujet, est très peu représenté dans les catalogues de maisons d'édition. Parallèlement à cela, le milieu se féminise de plus en plus ; on voit même des librairies féministes qui forment spécifiquement des femmes au métier et qui constituent des équipes en non-mixité, en Grande-Bretagne mais aussi à Paris.

Il convenait ensuite de savoir comment se traduisent ces liens entre le féminisme et la librairie aujourd'hui, d'un point de vue professionnel. La prescription et la promotion en librairie, à travers les conseils et les notules, sont l'occasion pour les libraires de mettre en avant des livres qui abordent des problématiques qui valent d'être mises en avant selon elles et eux. Ainsi, ce rôle de prescripteur·rice est une opportunité pour les libraires féministes de faire parler du mouvement, de faire découvrir à la clientèle des phénomènes, des pensées, des termes, des figures liés à la pensée féministe. La médiation culturelle permet également de visibiliser la cause et comporte plusieurs avantages : faire découvrir ou se rencontrer des autrices féministes et des lecteur·rices, mais aussi faire connaître sa librairie et créer du chiffre d'affaires.

La librairie est parfois considérée comme un miroir du monde dans lequel nous vivons dans la mesure où elle reflète des actualités et fait écho à des tendances sociétales. Ainsi

plusieurs phénomènes éditoriaux ont eu un impact sur l'offre en magasin : des succès tels que le *Sorcières* de Mona Chollet, mais aussi des scandales comme celui de l'affaire Matzneff qui s'inscrit plus largement dans un mouvement #metoo qui a touché le monde de l'édition. Ces événements ont permis deux choses : une volonté pour les femmes éditrices de mettre au jour des thématiques qui les touchent personnellement mais aussi une appropriation de ces sujets par de grandes maisons d'édition, moins confidentielles que celles qui jusqu'à récemment proposaient une offre féministe.

Enfin, pour illustrer plus concrètement cette représentation du féminisme en magasin, il a fallu étudier trois rayons ou sous-rayons de librairies : celui de Millepages, du Comptoir des Mots et du Divan. Trois librairies différentes dans leur position géographique, leur taille, leur clientèle, leur histoire. Certains éléments transcendent ces différences comme la prise en charge du rayon par des femmes libraires féministes, une mise en place sur table et en *facing* des livres que l'on retrouve dans les trois librairies. On observe cependant des variations notables comme les choix de positionnement dans le magasin, la présence de coups de cœur, la médiation culturelle ou encore la rotation du rayon.

Le féminisme en librairie doit son avènement aux libraires et surtout aux femmes libraires qui ont su voir et comprendre les enjeux qui sous-tendaient la présence de ce sujet en magasin. Ce sont d'abord les libraires radicales qui ont su identifier les attentes des lecteur·rices et les vides éditoriaux avant de s'atteler à la création de rayons ou sous-rayons consacrés à cette thématique malgré une offre trop souvent universitaire ou non-traduite, suscitant une nouvelle demande auprès de leur clientèle dans des espèces sociales situés. Dans les librairies moins identifiées comme militantes, c'est la conviction et la collaboration, souvent discrète, entre des libraires convaincues, travaillant dans des librairies différentes, qui a fait avancer la cause de cette offre d'une manière pourtant décisive. Le monde de l'édition indépendante a ensuite formalisé ces demandes du lectorat et des libraires en développant une offre, en variant les sujets, en légitimant le féminisme en tant que véritable objet de sociologie. Enfin, face à quelques succès éditoriaux, de plus grosses maisons ont suivi dans cette voie, ce qui a permis de développer les catalogues et de rendre le féminisme de plus en plus présent en librairies généralistes. Cette évolution rapide s'est faite en l'espace de quelques années, dans une société marquée par des événements comme #metoo : on retrouve bien la périodicité type

du marché du livre en matière d'essais et de documents, dans le temps court du politique. Les femmes qui travaillent dans le monde du livre étant aussi concernées par les violences sexistes, elles sont montées au créneau pour faire évoluer ce milieu encore majoritairement dirigé par des hommes, bien que représentant 10% des effectifs seulement. Ainsi elles ont créé des collections, défendu des titres, des autrices, lancé des projets, témoigné : la création des nouvelles revues semble annoncer, au moins du point de vue de l'offre, d'un relais conséquent à ces succès et à ces initiatives.

La librairie a quant à elle affirmé son rôle dans la production de valeur symbolique par les livres au fil du temps en devenant un espace dans lequel pouvait s'inscrire le mouvement féministe. Les librairies ont servi le mouvement féministe à travers les femmes libraires militantes, la création de librairies engagées, les événements en magasin, la mise en place de rayons consacrés au mouvement. Parallèlement, l'intérêt pour le féminisme, influencé par sa médiatisation grandissante depuis le mouvement #metoo, a permis de créer un nouveau champ éditorial à exploiter pour les maisons d'édition et a légitimé le féminisme en tant que sujet.

Toutefois, nos recherches n'ont porté que sur une région limitée : la région parisienne et sa banlieue proche, où les libraires et les éditeur·rices ont une relation plus étroite. L'édition est un milieu qui se concentre beaucoup dans la capitale mais il serait intéressant de mener des observations et des recherches à l'échelle nationale, pour y observer les différences de gestion et d'organisation ; on peut supposer que les librairies qui développent des rayons féministes sont plus souvent tenues par des militant·es, comme La Nuit des Temps, à Rennes. Les relations entre féminisme et librairie pourraient prendre différents aspects dans d'autres régions de France. Le travail que j'ai réalisé pourrait être complété et poursuivi en l'étendant plus largement.

Bibliographie

Corpus primaire

Livres

BARD Christine, CAPDEVILLA Luc, DUBESSET Mathilde, *Les mots de l'histoire des femmes*, Toulouse, Presses Universitaire du Mirail, coll. « Les mots de... », 2004, 121 p.

LE DOEUFF, Michèle, *L'Étude et le rouet*, Paris, Seuil, 1989, p. 27.

RANSBY Barbara, *Ella Baker and the Black Freedom Movement*, University of North Carolina Press, Chapel Hil, 2003.

Articles et articles en ligne

BOUZZOUNI Nora, « Comment l'impératif écologique aliène les femmes », [En ligne], Slate, 22 août 2019

CHOUVELON Clémence, « Entre hommes et femmes dans l'édition, la parité à petits pas » [En ligne], *Actualitté*, 22 mai 2015

COMBIS Hélène, « Prix littéraires : "C'est l'homme blanc quinquagénaire qui règne en maître dans les jurys" » [En ligne], *France Culture*, 5 novembre 2018

FOURNIER Catherine, BOTTICELLI Manon, « *On soulève une pierre et en dessous, ça grouille* : après l'affaire Matzneff, elles rompent le silence sur les violences sexistes dans l'édition » [En ligne], *France TV info*, 6 février 2020

GALLOT Clémentine, « Le club de lecture, nouveau haut lieu du féminisme ? » [En ligne], *ChEEk Magazine*, 3 avril 2018

GARY Nicolas, « L'égalité hommes-femmes : L'édition ne se sent pas concernée » [En ligne], *Actualitté*, 4 novembre 2015

KIRCH Claire, « A Room of One's Own Bookstore Changes Hands », *Publisher's Weekly*, 13 juin 2018

KOPIEJWSKI Faustine, « Elle a lancé *Missives*, un site de littérature féministe et collaboratif » [En ligne], *ChEEk Magazine*, 11 septembre 2019

LACOUR Cécilia, « Dossier girl power : des livres et des femmes » [En ligne], *Livres Hebdo*, 10 mai 2019

LANDROT Marine, « Sorcières de Mona Chollet : la potion post-César qui redonne le sourire » [En ligne], *Télérama*, 3 mars 2020

ORWELL George, « Bookshop Memories », *The Fortnightly Review*, novembre 1936

TURCHI Marine, « #MeToo dans le cinéma : l'actrice Adèle Haenel brise un nouveau tabou » [En ligne], *Mediapart*, 3 novembre 2019

TURCHI Marine, « Sexisme et misogynie : plongée dans le *Masque et la Plume*, l'émission phare de France Inter » [En ligne], *Mediapart*, 2 février 2020

Autres

Anonyme, *1970-2010 : Quarante ans de pratiques féministes en Île-de-France* : Table ronde 2 : Informations, médias et veille féministes, dossier de présentation, 5 juin 2010, Paris, p.8.

<https://www.desfemmes.fr/historique/>

<https://www.lesmissives.fr/>

« Virginie Despentes – Meuf King Kong ». *Binge Audio* (blog), 12 septembre 2019. Disponible sur <https://www.binge.audio/virginie-despentes-meuf-king-kong/>.

Corpus secondaire

Livres

LEBLANC Frédérique, *Libraire. Un métier*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Articles

ALBENGA Viviane, BACHMANN Laurence, « Appropriations des idées féministes et transformation de soi par la lecture », *Politix*, vol. 109, no. 1, 2015, pp. 69-89.

ALBENGA Viviane, DAGORN Johanna, « Après #MeToo : Réappropriation de la sororité et résistances pratiques d'étudiantes françaises », *Mouvements*, vol. 99, no. 3, 2019, pp. 75-84.

BERTHOU Benoît, « La prescription des librairies en ligne : Expression, association, collaboration », *Communication & langages*, vol. 179, no. 1, 2014, pp. 75-90.

BOURDIN André, « Aujourd'hui : roman féministe ou roman féminin ? », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°46, 1994, pp. 129-143.

DARCY DE OLIVEIRA Rosiska, GRANDJEAN Martine, « Des femmes en formation à la formation des femmes : Le prolongement du mouvement social en tant que tâche éducative », *Revue internationale d'action communautaire*, n° 9, 1983, pp. 61-65.

DELAP Lucy, « Feminist Bookshops, Reading Cultures and the Women's Liberation Movement in Great Britain, c. 1974–2000 », *History Workshop Journal*, volume 81, numéro 1, 2016, p.171–196.

NOËL Sophie, « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », *Sociétés contemporaines*, vol. 111, no. 3, 2018, pp. 45-70.

VIALA Alain, « Qu'est-ce qu'un classique ? » dossier de *Littératures classiques* n° 19, automne 1993, p. 25.

Littérature grise

RIONI Mathilde, *Création d'un rayon « Féminismes »*, Mém. de BP : Paris-Créteil-Versailles : 2017

Annexes

Annexe 1 - Entretien avec Marie Morel, librairie au Comptoir des Mots, 3 novembre 2019

Claire Bitaudeau (CB) : Peux-tu te présenter brièvement ?

Marie Morel (MM) : Cela fait 8 ans que je suis librairie et je suis arrivée au Comptoir des Mots il y a 4 ans. Avant, j'étais dans une autre librairie généraliste à Caen dans laquelle je m'occupais de la littérature grand format. Ici, j'ai été recrutée pour le rayon littérature française et j'étais déjà intéressée par le féminisme. Il y avait déjà un rayon qui s'appelait « Questions de genre ». Avec mon intérêt à moi et celui d'une apprentie à l'époque on a commencé à modifier le rayon, à l'élargir un peu. Elle est partie et moi j'ai repris le rayon féminisme.

CB : Donc c'est votre propre initiative.

MM : Oui, ça ne venait pas du tout de mes responsables puisque je ne suis en charge que du rayon littérature française. C'est vraiment mon intérêt personnel qui a généré ça. Mon collègue en charge des SH [Sciences Humaines] a vu ça et m'a proposé de reprendre le rayon toute seule ; enfin on le fait ensemble. Donc maintenant je m'occupe de littérature française et de féminisme.

CB : Est-ce que tu te considérais comme militante il y a 4 ans, ou est-ce que c'était un intérêt construit à travers les lectures ?

MM : Non je n'étais pas militante il y a 4 ans, j'étais féministe. Comme je le suis depuis... enfin on m'a catégorisée « féministe » à 8 ans. C'était déjà présent, je lisais déjà des femmes, j'avais une réflexion déjà présente mais ça s'est vraiment développé il y a 4 ans. J'avais envie d'inviter Mona Chollet il y a 4 ans, pour Beauté Fatale, j'avais envie d'inviter Diglee, Pénélope Bagieu... Du coup la réflexion a évolué au fur et à mesure des mois parce que j'avais l'idée d'inviter ces trois-là ensemble pour parler des femmes mais en discutant avec les autres collègues, on s'est dit que ce serait dommage car on n'aurait pas le temps de discuter en les ayant toutes les trois ensemble. Je me suis dit « c'est pas grave, je vais faire 3 soirées différentes, je vais faire un cycle », donc ça a commencé comme ça. L'idée c'était de parler des femmes, et moi j'avais envie de montrer qu'il y avait différentes facettes du féminisme. J'ai eu la chance qu'il y ait une nouvelle apprentie à ce moment-là

quand j'en étais à ce point dans ma réflexion. J'avais du mal à trouver le temps et le courage : parce que ça voulait dire de monter sur scène face à elles.

CB : Finalement Mona Chollet n'est pas venue toute seule, elle est venue avec Rebecca Amsellem.

MM : Oui, car Pauline Magne, l'apprentie à l'époque, était très enthousiaste à l'idée de les avoir. Ça a été le coup de pied aux fesses dont j'avais besoin. On a commencé à lancer les invitations, elle était partante. Pénélope Bagieu a dit « oui » donc on a fait le lancement des Culottées 2 en janvier 2017, on a aussitôt contacté Diglee qui nous a dit « Je suis partante sur le principe mais pas tout de suite, je suis en train d'écrire un livre et ça vaut le coup d'attendre ». C'était *Libres*⁵¹, avec Ovidie. On a donc commencé avec Pénélope, ensuite on a eu Diglee en octobre et surtout, au même moment, il y a eu #metoo, et là ça a explosé. Ça a été un succès incroyable, c'était blindé, il y avait du monde dehors...

CB : Tu estimes qu'il n'y aurait pas eu un tel succès sans ce contexte international ?

MM : Si, mais on était encore en plein dedans. On en parlait beaucoup. Je pense que ça a plus joué pour les rencontres d'après. Celle-ci en a bénéficié aussi. Nous on était très enthousiastes, on en parlait partout, et d'autre part ça faisait longtemps que Diglee n'avait rien publié mais elle était en revanche très présente sur les réseaux sociaux. Elle postait régulièrement des prises de position clairement féministes.

CB : Oui je la suis, je vois ça, ça devient quasiment un féminisme ésotérique maintenant.

MM : Oui complètement. Mais elle a une vraie réflexion, des recherches, notamment sur les autrices féministes, les poétesses, elle a fait un vrai travail de vulgarisation. Elle a fédéré une communauté, Ovidie aussi, donc le fait qu'elles s'allient toutes les deux, plus le lancement, le fait que ça faisait longtemps qu'elles n'avaient rien fait, etc. Avec #metoo, tout était réuni pour que ça explose. Je pense aussi qu'on a bénéficié du fait qu'à part Violette and Co et la Librairie des femmes, il n'y avait pas tant de rencontres organisées gratuitement le soir. C'était un peu tout ça, tous ces facteurs, qui ont fait que ça a marché. Le terrain était préparé et il y avait de la place au niveau culturel : ce n'était pas la Nuit Blanche, par exemple.

⁵¹ Delcourt, 2017

CB : A quoi ressemblait le rayon féministe il y a 4 ans ?

MM : Déjà, il s'appelait « Questions de genre ». Il y avait une base, mais le rayon était plus petit, c'était une colonne à un autre endroit. C'était plus que pour beaucoup d'autres librairies donc j'étais déjà contente qu'il existe ; je l'ai été encore plus quand on m'a fait de la place et qu'on me l'a délégué. En termes de fond, il faudrait que je retrouve le mémoire de l'apprentie à l'époque sur ce sujet. Il y avait Judith Butler par exemple, donc de la sociologie, de la philo, c'était peut-être plus de la réflexion que des témoignages. C'était plus « un » féminisme que maintenant, où j'ai désormais des témoignages, un rapport au corps, de la masculinité, de l'histoire...

CB : Et maintenant, est-ce que ça fait s'entrecroiser différents féminismes ?

MM : Oui, en tout cas c'est vraiment mon but. De proposer et de montrer différents féminismes.

CB : Comment ça s'est passé, chronologiquement : il y avait ce petit rayon et on t'a proposé de l'agrandir ?

MM : Je l'avais déjà repris et je faisais venir de plus en plus de livres, ça marchait, donc mes deux chefs m'ont accordé plus de place.

CB : Est-ce que tu sentais à l'époque qu'il manquait des choses ? est-ce que l'offre éditoriale te semblait assez pauvre ?

MM : Il y avait déjà pas mal de choses : Sorcières de Cambourakis existait déjà. Par contre, il y avait beaucoup de choses très universitaires selon moi, et puis il y avait beaucoup de choses chez des éditeurs très précis. Enfin, à part La Découverte. Mais sinon, c'étaient beaucoup des éditeurs de SH, contrairement à maintenant où tout le monde s'y met.

CB : J'ai l'impression que maintenant il y a un effet de clones : beaucoup de maisons d'édition plus mainstream s'y mettent et on finit par avoir beaucoup de livres qui se ressemblent. Ma crainte ce serait que ça devienne que commercial, comme l'écologie, comme les sujets de société qui font parler. Je ne sais pas si j'arriverai à savoir comment se positionnent les éditeurs : si ça sert à faire de l'argent, si ça les préoccupe vraiment. Je ne sais pas si j'aurai les moyens de le savoir, ou si ça serait intéressant de le savoir.

MM : Moi je suis très optimiste. Quand je vois arriver le 50^{ème} livre en jeunesse ou en adulte : des livres sur les femmes audacieuses, les pionnières, les femmes

extraordinaires... Chacun a fait ses Culottées. Mais quand je vois ça, je me dis que c'est chouette. Effectivement, où étaient-ils avant, mais en attendant : un livre de plus qui parle des femmes, qui a de la visibilité pour les enfants. Si on admet que ça peut avoir un succès, ça veut dire que ça rapporte de l'argent à la maison d'édition, qui en refera, etc. Le risque c'est que ça devienne contre-productif, des textes creux, voire antiféministes. Mais avant les années 1970 et Michelle Perrot on ne parlait pas des femmes. On a laissé la place aux hommes pendant moult années. Si on devait ne parler que des femmes pendant encore 10 000, au pire on aura juste renversé la tendance, et peut-être que dans 10 000 ans on pourra enfin parler des deux. Je me dis que même si la raison pour laquelle ils publient des femmes est juste économique, il y a quand même une autrice rémunérée derrière. Ce n'est pas la fin qui justifie les moyens mais...

CB : Oui, c'est comme quand on voit des pubs pour des multinationales qui mettent en avant des personnes LGBT+, certes ce n'est pas l'idéal, mais au moins ça donne quand même de la visibilité et ça permettra aux personnes concernées de moins se sentir exclues, en un sens.

MM : Exactement, on aura quand même gagné en termes de représentation et en visibilité. Ça ne change rien à la multinationale mais ça aura eu un impact sur l'imaginaire collectif. Comme la pub Gillette : j'aimerais bien qu'il n'y ait plus de pub, que Gillette arrête de me dire qu'il faut que je m'épile, mais en attendant c'est une entreprise qui a un poids, qui est regardée, alors autant en profiter. Utilisons ce regard à bon escient.

CB : Pourquoi tu penses que les éditeurs ont été si longtemps réfractaires à l'idée de proposer des ouvrages féministes ?

MM : Il y a eu un « relâchement » dans les années 1990 après le mouvement féministe des années 1970 dans lequel des femmes ont grandi, ont fait leur famille et leur carrière, donc il y a eu certaines avancées. On pouvait avoir une famille et travailler, et les féministes ont relâché leur garde. On se disait que c'était acquis. Il y a eu un retour de bâton, d'une part. En termes d'édition, c'est juste le reflet de ce qui se passe. Parfois il y a des auteurs, autrices, maisons d'édition qui sont précurseurs, mais souvent ça accompagne. Le féminisme était moins présent dans les débats donc moins présent en édition. Parallèlement à ça, on peut regarder qui est à la tête des maisons d'édition. Je pense que ça doit ressembler pas mal au CAC 40 : des hommes. Je ne parle pas du

personnel mais de qui dirige. Pareil pour les prix : prix Nobel, prix Goncourt, on est minoritaires. Il me semble aussi que les livres écrits par les femmes sont vendus moins chers. Donc : moins primées, moins éditées, se vend moins cher, tu cumules tout ça... Tu as ta réponse.

CB : Est-ce que tu as l'occasion de parler à d'autres libraires, d'autres femmes libraires, est-ce qu'elles aussi ont un intérêt là-dedans ?

MM : Oui, par exemple Perrine et Léa au Genre Urbain, Mélanie à Atout Livre par exemple. Ils avaient reçu Mona Chollet également. Elles aussi elles développent des choses, on s'écrit quand on a des questions, des textes à conseiller... Moi je ne suis pas spécialisée en SH donc Mélanie m'aide là-dedans par exemple.

CB : Oui, il me semble qu'elle a créé le rayon féministe là-bas.

MM : Après, dans les autres librairies, j'ai aussi des amis libraires hommes qui me conseillent, qui me demandent des conseils, qui s'intéressent à la cause.

CB : GIRLS POWER, ça continue ?

MM : Oui, avec Géraldine Dormois le 20 novembre pour une soirée sur le cancer du sein. On va parler de plein de choses, mais je voulais surtout parler du fait qu'elle a dû se couper les cheveux très courts malgré le fait qu'elle n'avait pas de chimio, mais elle a toujours eu de longs cheveux roux. Elle a également subi une mastectomie 1 mois après l'annonce de son cancer, donc on va parler du rapport au corps, du cancer, de l'écriture, des seins... L'année prochaine j'aimerais faire une soirée sur les masculinités, j'essaie d'avoir Francis Dupuis-Déri et Victoire Tuaillon.

CB : Vous vendez toujours aussi bien Mona Chollet ?

MM : Oui, ça a diminué un peu mais on la vend toujours beaucoup. Ah oui et pour reprendre la chronologie du cycle des rencontres : Pénélope avait dit oui, Dinglee aussi, Mona aussi mais elle avait dit « dans un an, car je suis en train d'écrire un livre ». Ça valait le coup d'attendre puisque c'était Sorcières. Je pense vraiment qu'il y a un avant et après Sorcières.

CB : J'ai longtemps pensé que c'était #metoo qui avait marqué cet avant-après mais c'est plutôt Sorcières, j'ai l'impression.

MM : Je ne pense pas. Je trouve que #metoo a lancé la machine, c'est juste qu'après il faut trouver les autrices, ouvrir les livres, se positionner... Sorcières a amplifié le phénomène, je suis d'accord, car ça a notamment démocratisé le féminin sacré. Je pense que certains livres par la suite ont été publiés, qui avant n'auraient pas été publiés, ou qui l'auraient été dans des petites maisons d'édition spécialisées. Alors que maintenant tout le monde assume d'acheter ses petits cristaux, de s'intéresser sur ces sujets. Depuis 2012 et Beauté Fatale, il y a eu un effet de bouche-à-oreille et boule de neige. Et surtout, Mona Chollet, considérée comme universitaire, qui est journaliste, qui se documente, qui est sérieuse, parlait de ça : ça a légitimé l'intérêt que beaucoup de gens avaient déjà.

L'entretien s'interrompt là à l'arrivée de clients et clientes dans la librairie.

Annexe 2 – Entretien avec Frédéric Pomier, 20 novembre 2019

Claire Bitauveau (CB) : De quels arrondissements/quelles librairies vous occupez-vous en tant que représentant ?

Frédéric Pomier (FP) : Les 2^e, 5^e, 8^e, 9^e, 13^e, 17^e et 18^e arrondissements, du 93 et du 94.

CB : Comment *Sorcières* a-t-il été discuté en amont lors des réunions de préparation ? Comment les éditeurs en parlaient-ils ?

FP : Avec un certain enthousiasme de la part de l'éditeur, la conscience aussi que Mona Chollet représentait, eu égard à ses autres livres, un certain potentiel commercial. Mais bien évidemment pas comme d'un futur best-seller, même s'il s'agit là du rêve secret de nombre d'éditeurs. Il est de toute façon difficile en général à ce stade de prévoir ce que sera l'accueil réservé à un livre, par les libraires... puis par le client final. Et les réunions de présentation des nouveautés par les éditions La Découverte sont toujours denses et passionnantes, mais, vu le nombre de titres, cela se fait assez rapidement et surtout sans souci marqué de hiérarchisation. Ce livre nous a donc, au fond, été présenté comme les quelques 25 autres à paraître le même mois.

CB : Comment présentiez-vous l'ouvrage en librairie ? Aviez-vous l'impression qu'il y avait un enjeu particulier sur ce livre, et si oui, pourquoi ?

FP : Il était présenté comme les autres, démocratie oblige, mais, pour être franc, l'essentiel de son propos étant relativement facile à résumer et suggestif, force est de constater que l'attention était attirée. Sans parler de l'évident écho à une certaine actualité.

CB : Comment les libraires réagissaient en général quand vous abordiez ce livre ?

FP : Pour ceux qui ne connaissent pas le label « Zones », avec une prudente curiosité. Pour ceux qui le connaissent, avec une attention particulière, idem pour ceux qui suivent Mona Chollet depuis longtemps. A titre d'exemple une grande enseigne comme la FNAC [le quartier cité est ici tu, à la demande de Frédéric Pomier], quartier plutôt habité par une clientèle conservatrice, n'aurait sans doute pas présenté le livre avec un tel volontarisme si la libraire du rayon concerné n'était pas et une féministe notoire et très attentive aux publications de l'éditeur. L'accueil était évidemment de la même eau chez les libraires tout acquis aux points de vue d'ordinaire défendus par l'auteure. En revanche une librairie plus standardisée et plus suiveuse que défricheuse (je dis ça sans méchanceté) , mettons un Cultura lambda, ne s'intéressera au livre qu'une fois son succès confirmé... Quitte à le zapper à l'office. Il serait intéressant de connaître l'impression des libraires de Millepages sur ce livre avant son décollage ; je ne me souviens plus pour ma part.

CB : Selon vous, était-ce un succès prévisible ? Si oui, en quoi ?

FP : Pas à ce point et pas sur une telle durée. Mais ça n'engage que moi. Et puis arrive ce moment curieux où un livre finit par avoir du succès... parce qu'il a du succès. Au-delà d'un certain nombre d'exemplaires vendus, c'est fréquemment comme un cercle vertueux et on observe une progression exponentielle. Il serait d'ailleurs intéressant à ce titre de connaître le nombre de lecteurs réels qui n'est pas systématiquement le même que le nombre d'acheteurs.

CB : Avez-vous observé des changements particuliers dans l'offre éditoriale globale depuis ? Si oui, lesquels ?

FP : Ce n'est pas forcément net, mais il me semble en tout cas que le mot « sorcières » se fait moins rare sur les tables, en témoigne les très opportunistes livres Laffont et Larousse qui viennent de sortir, alors que le vocable était d'ordinaire plutôt réservé au rayon jeunesse ! Notons cependant qu'il a fallu pour cela attendre un certain temps, *long*

seller oblige, quand tant d'autres projets destinés à sucer la roue du leader ne vivent que ce que vivent les roses et sont publiés dans la foulée immédiate dudit succès.

CB : Aviez-vous observé un impact du mouvement #metoo sur l'offre éditoriale ou (si impact il y a eu) a-t-il fallu attendre *Sorcières* ?

FP : Un impact certain, comme dans le reste de la société et de la production culturelle. Mais je pense que Weinstein /#metoo ont été plus décisifs que ce seul ouvrage, ne fût-ce que parce que, malgré tout, ce type de livre (et son label exigeant) vise une clientèle tout de même déjà assez informée et curieuse. Tandis que les susdits phénomènes concernent un plus vaste public que les seuls lecteurs réguliers.

Annexe 3 - Entretien avec Eric Fouquet, 20 décembre 2019

Claire Bitaudeau (CB) : Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre poste (depuis combien de temps vous l'occupez, en quoi cela consiste exactement) ?

Eric Fouquet (EF) : J'assume la direction commerciale des éditions La Découverte depuis un peu plus de trois ans. Je suis de fait en charge de tout ce qui relève de la commercialisation de nos ouvrages. Depuis le tirage initial de chaque ouvrage, jusqu'à la gestion de son stock, en passant par la fixation de son prix, son référencement et son suivi post-parution.

CB : Comment s'est construite la relation entre Mona Chollet et La Découverte ?

EF : C'est plutôt d'une relation entre Mona Chollet et Zones dont on parle, et surtout de Mona Chollet avec Grégoire Chamayou, le directeur de Zones. Mona Chollet a proposé un premier livre à Grégoire Chamayou en 2007, et *Rêves de droite* (sur l'univers sarkozyste) est sorti en 2008. Elle a ensuite écrit le best-seller *Beauté fatale*, sorti en 2012, puis *Chez soi*, sorti en 2015, et enfin *Sorcières*, sorti en 2018, à chaque fois avec le soutien de Grégoire Chamayou, qui a su l'encourager à développer les différentes thématiques qui lui tenaient à cœur dans un style propre et singulier, sans la brider ni l'influencer, et en lui accordant une confiance totale.

CB : Comment avez-vous travaillé son ouvrage *Sorcières*, de son écriture à la sortie en librairie en passant par la présentation aux représentant-es ?

EF : Grégoire Chamayou a travaillé avec Mona Chollet sur le plan de l'ouvrage, a édité le manuscrit une fois celui-ci rédigé en proposant quelques aménagements (mais il faut dire que les textes que Mona Chollet rend à l'éditeur demandent assez peu d'interventions en général), puis le travail habituel de mise en pages et de relecture des épreuves a eu lieu jusqu'au BAT et la sortie des presses. Concernant la présentation aux représentant-es., l'ouvrage n'a pas fait l'objet d'un dispositif particulier. Nous savions son thème fort et en résonance avec l'actualité, et la popularité de l'autrice (notamment sur les réseaux sociaux) importante, mais nous sommes habitués, dans cette maison, à partir de mises en place modestes pour parvenir ensuite à des soldes de vente plus en accord avec nos attentes. Le marché du livre s'est considérablement rétréci ces dernières années, nous n'essayons jamais d'aller contre cette tendance en forçant les choses, préférant nous en remettre au professionnalisme de nos représentant-es et des libraires évidemment.

CB : Aviez-vous l'impression qu'il y avait un enjeu particulier sur ce titre, et si oui, pourquoi ?

EF : Pas sur le moment (le titre était présenté en avril pour une parution en septembre de la même année (2018)). C'est à la mi-mai, une fois que notre programme de nouveautés était largement diffusé en librairies que nous avons senti, notamment au nombre de demandes de SP, qu'il se passait quelque chose. Un sentiment confirmé par notre directrice de presse qui recevait, elle aussi, un nombre (plus) important de demandes concernant ce titre. Mi-août, le sentiment était devenu une évidence et c'est à ce moment-là que nous avons pris la décision de réimprimer l'ouvrage avant parution, de manière à doubler le tirage initial. De fait, nous avons (jusqu'ici) réussi à éviter la rupture du titre. Nous sommes (encore aujourd'hui) saisis par le succès de cet ouvrage et par le nombre de ventes qu'il réalise encore, plus d'un an après sa parution.

CB : Le livre a été un véritable phénomène qui ne faiblit pas beaucoup depuis sa sortie il y a plus d'un an. Sentez-vous un avant/après *Sorcières* dans l'offre éditoriale de La Découverte et plus largement dans le monde de l'édition ? Ou cet impact (s'il y en a eu un) est-il plus dû au mouvement #metoo selon vous ?

EF : Il ne nous semble pas que *Sorcières* détonnait en quoi que ce soit dans l'offre éditoriale de la maison et nous ne cherchons pas à réaliser des « coups ». Nous n'avons donc pas modifié nos intentions éditoriales et continuons depuis à proposer des ouvrages dans les thématiques qui nous sont chères. Il est par contre effectivement frappant de constater que nombre de nos confrères se sont depuis emparé de la thématique féministe ; on ne peut objectivement que s'en réjouir. Il est indéniable que le succès de *Sorcières* est en grande partie dû au mouvement #metoo et à son ancrage profond dans les mentalités. Le traitement que fait l'auteurice de son sujet me semble également tout aussi remarquable. Mona Chollet n'est pas une personne qui appréhende les choses avec une position de surplomb. Sa sincérité et ce que l'on nommera – à défaut de terme plus juste – son authenticité ont sans doute touché « juste ».

Annexe 4 – Entretien avec Christine Lemoine, 29 novembre 2018

Claire Bitauveau (C.B) : Est-ce que vous pouvez nous décrire votre parcours, ce que vous avez fait avant de devenir libraire ?

Christine Lemoine (C.L) : Alors, mes études ça remonte à loin... La librairie a été ouverte en février 2004, ça va bientôt faire 15 ans. Ni Catherine ni moi n'avions été libraires, moi j'étais militante féministe depuis très longtemps, milieu années 70. C'est un bagage que j'ai depuis très longtemps, Catherine un petit peu moins, mais elle avait plus une culture générale donc ça se complétait bien. Avant d'ouvrir la librairie, Catherine s'est formée un petit peu car on faisait complètement autre chose. Moi j'avais travaillé dans une petite maison d'édition, les Editions Gay et Lesbiennes, qui m'avaient chargée de la diffusion et de la distribution, ce qui m'a permis de connaître la chaîne du livre. Il n'existait plus de librairie féministe depuis très longtemps. Quand on a commencé en 2003 à travailler sur ce projet, il n'y avait plus qu'une librairie gay et lesbienne : Les Mots à la Bouche. On s'est dit qu'il y avait de la place pour une deuxième. Il y en avait une deuxième mais qui a fermé, puis rouvert sous un autre nom après puis refermé. Ce dont on ne s'est pas rendues compte à l'époque mais qu'on a réalisé en lisant l'entrée « librairie » dans le Dictionnaire des féministes⁵², c'est qu'on était à la fois librairie LGBT (plus lesbienne) et féministe. C'est

⁵² BARD Christine (dir.), *Dictionnaire des féministes*. France XVIII^e-XXI^e siècle, Paris, PUF, 2017.

vrai qu'avant quand je visitais les librairies, elles étaient soit féministes soit LGBT. On a une offre gay mais moindre. Ce bagage militant je l'avais à travers les livres, car c'est surtout à travers les écrits, la culture, le journalisme, la diffusion des idées, et ça nous a permis de constituer un fonds. Catherine et moi on s'est complétées.

C.B : Et aujourd'hui vous proposez de manière équivalente une offre féministe et une offre lesbienne ?

C.L : Ce n'est pas 50-50. Ça dépend de la production. En sciences humaines, c'est clair qu'il n'y a presque rien comme livres qui sortent sur les lesbiennes. Je dirais environ 1 ou 2 par an. Il n'y a pas d'essai universitaire ou de recherche militante. Il y a encore en France une barrière universitaire sur ce sujet. On voit qu'il y a plus de thèses maintenant, on espère qu'il y en aura plus. Tandis que pour les essais féministes, quelques soient les tendances, il y en a plus. Et nous on propose toutes les tendances, on est ouvertes à toutes les tendances, on appartient à aucun groupe ou maison d'édition, on est indépendantes et on essaie d'offrir ce qui existe. En littérature c'est un peu plus compliqué : comment définit-on une littérature féministe ? Ce n'est pas parce que c'est écrit par une femme, même si la majorité des ouvrages, romans, poésie, qu'on pourrait qualifier de féministes sont écrits par des femmes, ou en tout cas sans dire « féministe » mais avec des thématiques qui pourraient intéresser l'expérience des femmes, mais il y a des hommes aussi qui... ce n'est pas un critère, que ce soit écrit par une femme. Tout comme l'inverse est vrai : ce n'est pas parce que c'est écrit par une femme que c'est bon.

C.B : Vous-mêmes vous proposez des auteurs hommes.

C.L : Oui, il y a ce qui concerne nos thématiques, c'est assez évident pour ce qui concerne les écrits lesbiens, gays, ou trans. Même si ça porte à débat. Mais c'est moins évident pour une littérature qui n'est pas spécifiquement gay et lesbienne, mais là encore c'est plutôt la thématique. Et puis en dehors de ça, il y a des auteurs ou des autrices qu'on aime bien et qu'on a envie d'avoir même si le sujet ne concerne pas notre thématique. Et il y a des livres qu'on propose comme toute librairie, comme ceux qu'on sait qu'on nous demandera pour plusieurs raisons. Il y a une offre dite « généraliste » qui existe aussi.

C.B : Comment vous choisissez votre offre, au-delà de ces critères des « must have » ?

C.L : Comme tout libraire, c'est la sensibilité. La librairie reflète les libraires, pour les indépendantes en tout cas. Il y a une sensibilité comme ailleurs, par exemple Catherine

[Florian] aime beaucoup Emmanuel Bove, ça n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'on fait mais elle aime beaucoup son écriture. Quand il y a une réédition, on a tendance à le prendre. Donc il y a des critères évidents et des critères subjectifs. Il y a aussi ce que nous disent les représ, parfois des représ nous disent « ça c'est à avoir, » « ça on en parle beaucoup », « ça c'est à découvrir ». Comme tout le monde, on passe parfois à côté de certains bons livres et on s'en rend compte trop tard. Les choix se font en fonction de nos thématiques, de nos appréciations personnelles, et de ce que nous conseillent les représ. Et quelques fois on déniche des choses, on rattrape, parce que les éditeurs dans leurs argumentaires ne disent parfois pas clairement tout ce qu'ils ont.

C.B : C'est très politique, en fait, cette librairie.

C.L : Oui, il y a un côté politique, sans dire que tout est politique, mais dans la culture, il y a quand même une ... Oui une dimension politique. Et puis nous, quand on nous dit « vous êtes une librairie militante », on dit « non, on est engagée », parce que militant pour nous c'est autre chose, qui appartient à une tendance, on est dans un groupe... Donc on ne se qualifie pas comme ça mais le terme ne me gêne pas pour autre chose [rires].

C.B : Ça a été facile l'ouverture de cette librairie, quand vous avez demandé des financements ?

C.L : On a mis nos économies, comme pour toute ouverture de librairie. Et si on veut avoir de l'argent des banques, il faut soi-même mettre de l'argent. Le démarchage des banques ça n'a pas été facile.

C.B : A cause de l'identité même de votre librairie ?

C.L : Oui, c'est plus le côté homosexuel qui gênait. On a démarché, je dirais... 7-8 banques. Il y en a même qui ont eu une réaction assez... étrange, je dirais. Finalement on est allées voir un banquier, qui a tout de suite compris le projet et qui connaissait le secteur de la librairie. Parce que ce n'est pas le cas de tous les banquiers. C'était le cas ici, au Crédit Coopératif, et il s'avère qu'il connaissait en plus...enfin bon il a tout de suite compris. Par contre, [nom anonymisé sur demande de Christine Lemoine] nous a carrément refusées. Il y avait le fait qu'on n'avait pas été libraires, mais aussi le fait qu'ils ne voyaient absolument pas comment... enfin c'était le côté « homo » aussi.

C.B : Dans le sens « qui est-ce que ça pourrait intéresser » ?

C.L : Ils ne voyaient pas l'intérêt d'avoir une librairie... enfin bon. C'est Catherine qui a eu le rendez-vous et c'était assez étrange. C'était il y a 15 ans, ça a peut-être changé. Mais c'était les deux choses. Mais ils ont aidé des gens qui n'avaient jamais été libraires, donc bon. Et puis clairement, il y avait le côté « de toute façon, une librairie qui se positionne aussi comme librairie homosexuelle » ...

C.B : Même s'il y avait une librairie en contre-exemple ? Une librairie qui, à ce moment-là, marchait ?

C.L : Les mots à la bouche ?

C.B : Oui.

C.L : Justement, ils le donnaient en exemple en disant « je ne comprends pas, pourquoi, c'est parce que les vendeurs sont homos ? ». Quelque chose comme ça. Il y avait de l'incompréhension. Donc finalement entre notre argent et l'argent de la banque on a pu financer le bail, le stock. On a ouvert des comptes partout. Catherine avait fait la formation de 10 jours à l'INFL [Institut National de Formation de la Librairie], ça a été important, en plus de petits stages en librairies. Ça nous a ouvert des portes pour ouvrir des comptes chez tous les gros distributeurs. Indispensable. Et puis après, pour les ouvertures de librairies il y a des échéances plus ou moins importantes, il y en a peu qui nous ont bien aidées pour constituer le stock.

C.B : Vous avez trouvé un public assez rapidement ?

C.L : Déjà on était, peut-être plus moi que Catherine, déjà un peu connues, plus dans le milieu lesbien que dans le milieu féministe. Moi je venais de publier un livre, je connaissais pas mal d'associations, j'avais été dans une revue aussi, donc on a... disons qu'on a eu l'idée en janvier 2003, et à l'automne 2003 on était en négociations pour ce local, ça a pris un peu de temps parce qu'on a fait baisser... [elle mime une main qui baisse, elle parle du prix]. A l'automne on a commencé à annoncer, sans donner l'adresse précise. Par exemple, à l'automne 2003 il y a eu... comment ça s'appelle... une grande réunion dans différents endroits, de gauche, ça a commencé au Brésil. Zut. Enfin c'était une espèce de rassemblement international, et il y avait une journée dédiée aux femmes, donc là on y est allées.⁵³ On a distribué des flyers, il y avait aussi deux personnes pendant l'élaboration du

⁵³ Je n'ai pas réussi à retrouver le nom de cet évènement.

projet qui étaient intéressées, un garçon et une fille, qui d'ailleurs au départ ont pris une part chacun. Ils ont travaillé sur le plan de financement pour le dossier pour la banque, et sur le site. Alors, je reviens donc à l'automne 2003. Dans des rassemblements comme ça, dans des festivals, etc., on a fait connaître, et puis ça a été assez vite et on a ouvert notre site tout de suite, même s'il n'avait pas tout à fait cette configuration, mais le design est resté le même. On a ouvert notre site tout de suite pour annoncer les rencontres, on l'a géré assez vite parce que celle qui l'avait créée devait l'administrer mais elle avait trop de boulot, trop de choses, et puis on commençait à avoir plus d'activités que ce qu'on imaginait. Il y a eu le festival de film de femmes de Créteil qui nous a connues assez vite. Ça a été assez vite, et le fait qu'il y avait plus de librairie féministe aussi.

C.B : Alors, moi je suis nouvelle à Paris, mais vous ne considérez pas la Librairie des Femmes comme une librairie féministe ?

C.L : Elle n'existait plus ! Elle avait fermé depuis plusieurs années, les éditions [des Femmes] étaient en sommeil. Les éditions ont été réactivées à peu près au moment où on a ouvert. Je me souviens qu'au Salon du Livre de mars elles avaient un énorme stand. Elles nous ont contacté assez vite, pour leurs livres, et on en a un certain nombre des éditions des Femmes. La librairie a rouvert dans un autre lieu à peu près deux ans après notre ouverture. Donc pendant pas mal d'années il y n'avait plus de librairie féministe. Après, savoir si maintenant elles se disent féministes ou pas... elles n'ont pas toujours historiquement adhéré à ce mot : « féministe ». On a par exemple des relations avec les éditions, et avec la librairie. Mais quand nous on a ouvert, ça faisait plusieurs années qu'il n'y avait plus la librairie des éditions des femmes et du groupe d'Antoinette Fouque et qu'il n'y avait plus de librairie féministe en tant que telle. Il y a eu des tentatives mais qui n'étaient pas vraiment féministes, comme la Fourmi Aillée, je crois que ça s'appelait comme ça. Il y a eu euh...

C.B : La librairie Carabosses.

C.L : Alors ça c'était fermé depuis 1986. Donc ça faisait 20 ans. Ça a été fondamental, très différent de notre projet parce que c'était un collectif. J'y allais de temps en temps même si j'habitais à l'étranger, c'était un modèle pour moi. Mais c'était une librairie féministe, et c'est vrai que nous on a les deux côtés.

C.B : C'est très difficile de trouver des informations en littérature ou sur Internet à propos des librairies féministes.

C.L : Alors il y a l'article dans le *Dictionnaire des féministes*, il y a l'article « librairie », je vous montrerai. Il n'est pas très long.

C.B : Par exemple, sur vous j'ai trouvé un article de *Télérama*, de cette année, qui est venu à votre rencontre. J'ai trouvé des informations sur un colloque en 2010 auquel vous avez participé, j'ai trouvé quelques informations, mais d'une manière générale c'est un peu la croix et la bannière...

C.L : Pourtant il y a eu beaucoup d'articles. Il y en a eu dans Livre Hebdo à l'ouverture, dans Libération. Il y a eu des articles aux débuts de la librairie, après il y en a eu moins. Il y a eu des articles à la radio, on nous a vues sur Arte, Catherine est passée à France Culture il n'y a pas longtemps. J'en ai même oublié. Il y a eu une période où il y en a eu moins qu'aux débuts. Après je sais plus, La Dixième Muse [magazine lesbien fermé en 2013] a fait quelque chose sur nous. Il y a YAGG [magazine en ligne gay et lesbien], qui a fait une très bonne interview. J'ai répondu à je ne sais combien d'interviews en ligne. Dans les grands médias non... ah si, dans Le Parisien qui a annoncé une fois une rencontre avec Mystic. Pas de grands dossiers.

C.B : Oui et c'est ce qui manque selon moi, parce que des articles comme ça relatant des rencontres ici ou des interviews j'ai pu en trouver, c'est comme ça que j'ai pu me renseigner un petit peu, mais des choses plus conséquentes ou même des essais sur la librairie féministe en général, je n'ai pas pu en trouver. Après moi c'est tant mieux pour moi parce que la place n'est pas encore prise...

C.L : Oui c'est tant mieux !

C.B : Vous organisez des rencontres ici comme on a vu ; est-ce que pour vous c'est important d'avoir un public aussi masculin ? Est-ce que vous cherchez à attirer ce public ?

C.L : Mmh non, je veux dire, on ne cherche à attirer personne en particulier. C'est une question qu'on ne se pose pas. Ce qu'on constate, c'est s'il y en a ou s'il n'y en a pas. On organise des rencontres toutes les semaines et en plus d'autres activités. C'est sûr qu'il y a plus de femmes que d'hommes dans les librairies en général. Il y a aussi un public qui a rajeuni, on voit un public jeune, ça c'est bien. Il y a des rencontres où c'est assez mélangé,

d'autres où ce sont pratiquement que des femmes. Après on organise les rencontres en fonction de ce qu'on pense être intéressant et en fonction de ce qu'on peut. On ne peut pas accueillir tout. Ce qu'on constate c'est que par rapport à il y a 10 ans, il y a plus d'hommes jeunes qui viennent, alors soit parce qu'ils sont en études de genre, avec par exemple des lectures imposées, soit dernièrement par intérêt personnel. Ça y'en a plus, des hommes jeunes. Ce qu'on aime c'est qu'il y ait des gens qui viennent !

C.B : Vous vous déplacez parfois à certains évènements ?

C.L : Oui oui, on l'a beaucoup fait, on le fait un peu moins maintenant. Dans des festivals, dans des colloques, il y a des évènements réguliers auxquels on va, d'autres ponctuels, par exemple fin août il y a eu un congrès international des recherches féministes francophones. C'est un gros truc qui est organisé tous les trois ans dans une ville différente. Alors international, c'est surtout les pays francophones européens et le Québec, il y a peu de pays d'Afrique en fait... mais bon. Elles nous ont demandé d'avoir un stand, ça a duré cinq jours mais on est restées que trois jours. Il y a des festivals où on va régulièrement : le festival des femmes en résistance, le festival du film de femmes de Créteil, même si dernièrement on n'y est pratiquement pas allées. C'est aussi pour des questions d'énergie, de logistique... Parfois on est en lien avec des associations qui nous demandent des livres pour un évènement, alors nous on n'y va pas forcément mais on leur confie des livres et ils nous rapportent les invendus, ça peut arriver, quand c'est des petites quantités.

C.B : Vous n'êtes que deux à travailler ici ?

C.L : Oui.

C.B : Depuis le début ?

C.L : Depuis le début.

C.B : Vous prenez des stagiaires... ? [rires]

C.L : Oui oui, on prend des stagiaires assez régulièrement ! [rires]

C.B : Dans le contexte des librairies, en soi... c'est quelque chose dont on parle... enfin, quand moi je dis que je veux être libraire, les réactions des gens sont partagées : il y a ceux qui sont contents pour moi et ceux qui ont peur pour moi. On sait que le contexte de la

librairie, ce n'est pas facile tous les jours, c'est difficile d'être dans une situation pérenne, vous vous avez réussi à tenir le cap. Il y a un secret pour faire durer une librairie ?

C.L : [rires] Je pense d'abord que... comme vous dites on a tenu le cap mais surtout sur nos objectifs. En fait, on avait une sorte de ligne dans notre projet et on l'a tenue. On a fait des adaptations mais on a persévéré. Il y a des moments qui n'ont pas été faciles, où on se demandait si financièrement on allait tenir, mais depuis 3 ans on est en augmentation constante, et je pense que c'est le résultat de cette persévérance. Même s'il y a eu des moments difficiles. On consacre beaucoup de temps à la gestion, on fait attention, comme tout libraire. Petit à petit, on a installé une réputation, après y'en a sûrement qui n'aiment pas ce qu'on fait mais bon on n'a jamais de critiques si on ne fait rien ! Mais je pense qu'on a petit à petit été *la* référence du féminisme. On a un fond féministe que personne d'autre n'a. Et puis une connaissance et on peut conseiller, et on se rappelle que même si on a plus de bouquin, on se rappelle que il y a un trois ans, quatre ans, cinq ans, dix ans, il y avait tel bouquin et qu'on pourrait peut-être le retrouver, qu'on le retrouve, et qu'on le commande, enfin c'est normal, c'est une culture... Donc il y a ça, la persévérance, et savoir bien gérer. Enfin il y a sûrement des meilleures gestions que la nôtre mais on fait attention et on accorde beaucoup d'importance à la gestion. Donc c'est un eu combiner tout ça... Oui je pense que c'est la persévérance, quoi. Après il y a le contexte général, c'est sûr que ça ne doit pas être évident d'ouvrir une librairie maintenant, y'en a qui ferment, y'en a qui ouvrent aussi... Je sais qu'il y a une génération de libraires qui ont commencé dans les années 80 et qui vont partir à la retraite, donc c'est des librairies à récupérer... Voilà donc le contexte n'est pas forcément facile, et puis bon on n'a pas beaucoup de besoins et on dépense pas beaucoup d'argent [rires].

C.B : Est-ce que vous avez senti une sorte d'avant/après ou du moins un impact du mouvement #metoo et #balancetonporc ?

C.L : Pas vraiment à notre niveau. Parce que l'intérêt, on l'a senti avant. Quand je dis qu'il y a plus de jeunes qui viennent, ça fait quelques années. Parce qu'il y avait des groupes qui ont surgi, on sentait qu'il y avait une génération qui a maintenant entre 20 et 30 ans, disons 35, qui avait un intérêt. Avec toutes sortes de tendances. Oui, ça aussi d'ailleurs ça a joué, je pense que beaucoup de gens ont compris ce qu'on proposait, c'est-à-dire que ce n'est pas *une* tendance, même sur des sujets pas faciles, par exemple la prostitution, on offre des bouquins...

C.B : Qui proposent tous les discours.

C.L : Voilà. Non, c'était avant il y a un an. Ça remonte à je dirais 4-5 ans, peut-être même un peu plus.

C.B : Sans évènement déclencheur particulier.

C.L : Non, je pense une prise de conscience ou un développement d'une conscience qu'on a senti. Je ne dis pas que ça n'a pas influencé, on a eu cette question, par exemple la télévision sud-coréenne est venue nous interviewer, elle nous a posé cette question. Donc je ne dis pas que ça n'a pas eu d'influence sur des gens qui sont venus ici pour la première fois, ça c'est possible. Mais il y a eu des choses comme le petit article de Télérrama, ça c'est jackpot parce qu'on sait que c'est très lu. Je dirais que ça a commencé avant.

C.B : Et on disait, comme tout ce qui est politique, forcément il y a des gens qui ne sont pas toujours d'accord. Vous avez eu des problèmes avec des contradicteurs, au-delà des banques qui n'étaient pas emballées ?

C.L : Oh oui, il y a eu des réactions homophobes, surtout. C'est plus par rapport à l'homophobie que de l'antiféminisme.

C.B : Des gens qui visaient directement la librairie ?

C.L : Oui, il y a eu des exemples, des remarques un peu désagréables... à un moment donné il y a eu un groupe, moi je n'étais pas là, c'est Catherine qui était là, toute seule en plus, ils étaient quatre ou cinq d'extrême-droite, ils ont commencé à faire des commentaires. Catherine a réussi petit à petit à les pousser vers la sortie, mais après elle avait un peu la trouille. Je me souviens d'une fois, une discussion d'un homme assez jeune, il y a une cliente qui était intervenue, c'était au moment des discussions, non, même avant le mariage pour tous, qui disait « mais alors pourquoi pas se marier avec son chien ? », c'est toujours agréable à entendre. Il y a eu des choses comme ça. Mais après quand on voyait qu'il y avait des propos de cet ordre, on arrêtait de discuter. Perte de temps. Donc il y en a eu mais pas violentes, je touche du bois, ça peut toujours arriver. Donc ce n'est pas tant antiféministe, il y en a eu, un peu. Il y en a eu. Mais c'est moins violent en général que l'homophobie. Mais si, il y en a eu, sur les femmes. Enfin, sur le féminisme.

C.B : Oui c'est souvent plus ça qu'on tacle que « la Femme » avec un grand F, si elle existe...

C.L : Oui. Bon après on a eu d'autres trucs : « pourquoi vous avez tel livre ? », « pourquoi nous n'avez pas tel livre ? Quand même, une librairie comme la vôtre... ». Donc, on écoute, quelque fois ils peuvent avoir raison, on peut se tromper, mais après... on fait ce qu'on veut [rires].

C.B : Vous choisissez vos exposant-es et intervenant-es comme vous choisissez vos livres ? Par affinité ? Ce sont des choix qui se font à deux ?

C.L : Pour les expositions c'est un peu différent, on ne cherche pas, on vient nous proposer. C'est arrivé deux-trois fois qu'on demande mais je ne sais pas, on a fait 120, 150 expos. C'est la plupart du temps, 99% du temps, des propositions qu'on a eues. Les rencontres c'est pas pareil, ça peut être nous qui allons demander, ça peut être la maison d'édition, ça peut être l'autrice ou l'auteur, c'est très variable. On a beaucoup plus de demandes, et d'ailleurs y'en a qui se vexent quand on ne peut pas. Mais on ne peut pas avoir des rencontres tous les jours, c'est pas possible. Faut les préparer, faut relire le texte, faut préparer, c'est du boulot. En général, 95% du temps c'est nous qui les animons, parfois on a demandé à d'autres gens. Parfois on nous dit « non », aussi, on a demandé et voilà ça n'a pas été possible, mais... oui, c'est dans les deux sens.

C.B : Est-ce que vous vous permettez de vous projeter dans l'avenir, ou est-ce que vous vous concentrez sur la librairie ? Comment vous imaginez les prochaines années ?

C.L : Bah ce qu'on voudrait surtout c'est que ça continue à bien aller.

C.B : L'idée c'est que la librairie se perpétue.

C.L : Oui, et puis un jour, parce que bon, on vieillit, le jour où on arrêtera, que il y ait quelqu'un qui reprenne. Parce que je pense que c'est la librairie féministe indépendante qui a eu la durée de vie la plus longue. Alors la Librairie des Femmes c'est un cas un peu particulier, ça a été financé, enfin je ne sais pas si vous connaissez l'histoire mais c'est un peu particulier. Mais sinon dans les autres, parce que Carabosses dans le fond, ça n'a duré que 6 ans.

C.B : Oui et ça s'est arrêté volontairement.

C.L : Oui et ce n'est pas facile en collectif militant de faire fonctionner un commerce, c'est quand même très exigeant, il y a quand même de la présence, on ne peut pas faire des horaires d'ouverture fantaisistes. Donc il y a d'abord ça, depuis 3 ans ça a vraiment passé

un palier, et que ça continue, et que le jour où on sera plus là ça continue ! [rires]. Peut-être différemment. Ça peut être dans les mêmes thématiques, après c'est sûr on a imprimé nos personnalités à toutes les deux, à tous les niveaux, même nos manières d'être. Donc forcément, ça sera différent. Voilà, sinon il y a toujours des choses intéressantes. On a eu Chloé Delaume en résidence là, c'était intéressant. Il y a beaucoup de clubs de lecture, des ateliers d'écriture, parfois il y a des propositions qui arrivent, comme ça.

C.B : Vous avez un public fidèle ?

C.L : Il y a un public fidèle et un public selon les invité·es en fait. C'est un mélange.

C.B : Vous communiquez uniquement à travers votre site Internet ?

C.L : Non, on a ouvert une page Facebook depuis 2008, je pense qu'on a été assez rapides [rires]. On avait une page et un profil, les deux. Et puis à un moment donné, Facebook a fermé notre profil et il fallait prouver qu'on était une personne physique et moi je ne voulais pas leur envoyer ma carte d'identité.

C.B : Oui, vous avez bien fait...

C.L : Donc on a gardé la page. Dès le début on a eu un site, une newsletter, on a à peu près 3000 noms sur la newsletter. D'abord ça a été, ce qui s'appelait à l'époque, c'était surtout pour la musique...

C.B : Myspace ?

C.L : Oui, voilà. On nous disait « il faut que vous ayez un Myspace », là je ne voyais pas.

C.B : Maintenant, aujourd'hui, ça n'existe plus quasiment...

C.L : Mais c'était bien avant Facebook. Après on nous a parlé de Facebook, donc là j'ai vu. Après on nous a dit « ah il vous faut Twitter et Instagram » ... Mais bon on passe déjà beaucoup plus de temps sur l'information et la diffusion qu'avant. Mais c'est vrai que Facebook c'est bien pratique. Et puis en vitrine aussi, c'est un bon moyen de diffusion. Quelque fois c'est relayé, soit à travers des réseaux associatifs, soit à travers des éditeurs, y'en a qui font bien la promo, d'autres qui ne font presque rien. Bon voilà, il y a toujours des choses à dire.

BITAUDEAU Claire

Librairie et féminisme : rôles, relations et interdépendance

Résumé :

Ce travail présente les liens historiques, sociologiques et culturels entre la librairie et le féminisme. En 2017, le mouvement #metoo permet le lancement d'une nouvelle dynamique éditoriale qui s'attache à publier de plus en plus d'ouvrages féministes, avec parmi eux de grands succès commerciaux comme *Sorcières* de Mona Chollet. Pourtant le féminisme et la librairie partagent une longue histoire : dès les années 1970, des librairies radicales féministes ouvrent leurs portes aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en France. Ce mémoire retrace l'histoire de ces relations et l'héritage socioculturel qui s'en dégage, nous permettant ainsi de faire un état des lieux des liens entre féminisme et librairie aujourd'hui. L'intérêt commercial de l'édition pour le sujet du féminisme s'est développé en parallèle de la motivation et de la politisation des libraires et plus particulièrement des femmes libraires, qui accordent une place grandissante au féminisme en magasin. Pour comprendre comment cette relation se traduit concrètement en librairie, trois études de rayons féministes complètent la réflexion développée tout au long de ce travail.

Mots-clés : librairie, féminisme, militantisme, offre éditoriale